

2^e trimestre 1975

alternatives non violentes



femmes

11

809 6112

revue bimestrielle

5 f

sommaire

Editorial

Etre femme ... et créer ? (Claire Martin)

Enigme d'un genre douteux... (J.P. Cattelain)

Refusons de jouer le jeu (Gay Jones)

Les criminelles de la Paix (interview)

Cerisay. Lip.

Les femmes sous le gouvernement Allende (MAPU)

103 au féminin (interview).

Les luttes anti-militaristes et les femmes (Mireille Debard).

Thérèse Parodi.

Nouvelles d'ailleurs.

Divorcer (Anne Bohy).

Une violence nous est faite (Collectif féministe milanais).

La moitié du ciel: la libération des femmes en Chine.

Pour une société du non-pouvoir (Maryelle).

Exister par soi-même (Evelyne Le Garrec).

Dessins de la Maison des Femmes de Bruxelles.

Nous recevons de nombreux journaux en langue étrangère, ainsi que de nombreuses informations. Nous serions intéressés si certains lecteurs pouvaient lire ces informations pour nous les transmettre ensuite.

Il s'agit essentiellement de la langue anglaise, mais aussi espagnole, italienne et allemande.

éditorial

POURQUOI UN NUMERO SUR LES FEMMES ?

Alternatives Non Violentes se devait-il d'y consacrer ses pages ? Disons tout de suite que l'idée d'un tel numéro germait en nous bien avant que 1975 soit décrété « Année Internationale de la Femme », dont nous pensons que c'est une formidable farce, pour plusieurs raisons :

— D'abord, avec les femmes du M.L.F. londonien, nous disons que « Nous n'avons aucune raison de nous joindre à l'initiative de l'O.N.U., alors que gouvernements et institutions continuent à exploiter les femmes dans leur travail, chez elles ou à l'extérieur, et à les torturer (Italie : 263 femmes inculpées à Trento pour avoir dit qu'elles avaient avorté ; Mexique : la femme d'un guerillero torturée jusqu'à ce qu'elle avorte ; Espagne : accusations et tortures sont faites pour intimider les milliers de femmes en lutte contre le régime...). Nous manifestons pour les RESISTANCES de ces femmes contre ces gouvernements dans chaque pays, dans chaque situation ». (Tract diffusé à Londres le 8 mars 1975).

— D'autre part, les femmes participent et participeront de plus en plus à la marche du monde. Mais de quel monde ? Ecoutez les qualificatifs donnés à celui-ci par Pierre Daco (1) : « Jamais, à travers les siècles, notre univers ne fut aussi glacé, ennuyeux, désanimé, guerrier, violent, agressif, individualiste, percutant, uniforme, destructeur ».

Les femmes se lancent dans le marché du travail — pour y chercher une vaine libération — car elles se trouvent engagées dans la même impasse où étouffent les hommes. Que veulent-elles devenir ? Des mâles ? Des demi-mâles ? « Depuis Londres jusqu'à Changhaï, elles tapent sur la même machine, s'affairent devant les mêmes engins que les hommes, visent les mêmes cibles ». Pour Giscard d'Estaing, nous sommes une « réserve économique ». Ne nous laissons pas prendre à ce jeu !

Pour quel type de société nous épuisons-nous ?

Nous travaillons dans un « monde suicidaire ». Combien sommes-nous (hommes et femmes d'ailleurs), à œuvrer sans joie ?

Parce que nous déplorons les aberrations du monde actuel, nous voulons tenter d'y remédier afin de replacer « un ordre et une humanité disparus ». En disant cela, nous voulons répéter que « nous sommes moins en colère devant nos esclavages anciens et modernes, que face à notre impossibilité d'empêcher certaines folies destructrices des hommes ».

Il est urgent que les femmes interviennent et colorent le monde de leur Féminité — qui est une force vitale et indispensable (dont sont également pourvus les hommes)



— et je ne parle pas de cette Féminité « telle que beaucoup de femmes l'ont entretenue et qui devint un papier d'emballage, artificiel et factice, destiné à répondre à la demande névrotique des hommes » — Cette vraie Féminité peut se traduire, par exemple, par réceptivité, disponibilité, perspicacité, puissance intérieure..., au service de tous et non seulement à celui de sa famille. Peut-être cette force pourrait-elle redonner VIE, TENDRESSE, HUMANISME, HARMONIE au monde.

Non, nous ne sommes pas contre les hommes, le problème n'est pas là, il est d'aboutir à une humanité totale, homme-femme, où personne ne sera le second de personne.

Prenant conscience de cela, nous avons cherché des femmes « qui combattaient » pour cette libération du monde.

Claire Martin, la chanteuse de Lip, nous donne dans les premières pages, quelques pistes de recherche sur la créativité des femmes. A Jean-Pierre Cattelain, linguiste, nous avons demandé une analyse sur « sexism et langage ». Une amie du journal anglais « Peace News » nous incite à refuser le jeu.

Nous tournant délibérément vers les femmes « engagées », nous sommes allées rencontrer Françoise Van Dermeersh, animatrice de la revue « Echanges » et correspondante de la Troisième Composante vietnamienne en France.

Nous avons voulu témoigner de la prise de conscience des ouvrières de Lip et de Cerisy dont le vécu d'une lutte a transformé la vie. Des réfugiées chiliennes nous parlent de la conscientisation naissante des femmes d'un Chili alors plein d'espérance et brisé aujourd'hui par une armée omniprésente.

En France, d'autres femmes résistent au bon vouloir militaire. C'est d'abord quelques femmes du Larzac que nous sommes allées interviewer, mais c'est aussi Mireille Debrard qui, patiemment, anime le GARM à Lyon depuis 6 ans.

Nous avons ouvert nos colonnes à trois témoignages ponctuels :

- Thérèse Parodi, compagne de l'Arche, qui vient de passer 7 ans au Maroc ;
- Anne Bohy, ancienne femme de militant ;
- Maryelle dans « Une société du non-pouvoir ».

Notre groupe de travail a beaucoup discuté de l'avortement. Voici un article original sur ce problème écrit par un collectif de femmes de Milan. Enfin, Evelyne Le Garrec, journaliste à Politique Hebdo, nous explique ce qu'elle entend par « l'Autonomie des femmes ».

En fait, ce numéro n'est pas exactement celui que nous aurions voulu faire. Dans notre groupe de travail, nous nous sommes aperçues très vite de l'incapacité dans laquelle nous étions de nous exprimer facilement et profondément. Si des hommes habitués à parler, à écrire ou ayant le temps de penser, de réfléchir, avaient fait ces quelques pages à notre place, peut-être auraient-elles été mieux rédigées, mais il aurait alors manqué le principal : la prise de paroles des femmes.

Hélène Didier.

être femme et créer ?

qui nous prêtera les mots

femmes

denses

offertes

parcourues

il semble

que les mots n'aient pas été faits
pour notre usage

ils se perdent quand nous les traquons
dans les jambes de nos enfants

femme-fleur

femme-fruit

femme-oiseau

femme-enfant

qui nous prêtera les mots

ils coulent sous nos vies éclatées

en parcelles de temps
menus travaux
sans importance

femme sans histoire

chacun vient boire à nos réserves de soleil
et d'angoisse

femmes dépossédées

des prières de mots vivants
arrachées à nos corps
brûlent loin de nous
après
ils nous reviennent en écho
coquillages vides sonores
quand les hommes n'en ont plus besoin
pour faire leur révolution.

Michèle.

J'écoute un concerto de Ravel et je me dis que cet inconnu devait être très femme pour écrire ce concerto qui m'émeut tant ; (mais il avait le droit d'être femme puisque c'était un homme...) ; il devait être très homme aussi, pour être aussi brillant, aussi dansant, aussi joueur... Telle que je voudrais être, telle que je suis parfois...

Ce que signifie ce charabia ? Que j'aimerais assez qu'on admette une bonne fois ce concept de bisexualité. C'est-à-dire que tout en gardant aux mots « féminin » et « masculin » leur contenu traditionnel, on admette définitivement que tous les humains sont à la fois homme et femme, dans des proportions variables, au sens matériel comme au sens spirituel. Leur constitution physique, généralement indiscutable, entraîne un rôle précis dans la procréation, et des rôles plus ou moins précis dans la vie pratique et théorique de l'espèce. Or on sait très bien maintenant que ces rôles ont été extrêmement variables selon les époques, les contrées, le style de vie et d'organisation des collectivités. On sait aussi qu'hommes et femmes ont plus ou moins de seins, de poils, de fesses, de largeur d'épaule, les articulations et les muscles plus ou moins développés selon les époques, les contrées, le mode d'alimentation, le type d'activité.

Si je me souviens exactement, le mot hébreu que nous avons traduit par Adam signifie littéralement : « celui qui pointe », et celui que nous avons traduit par Eve : « la perforée ». La seule chose dont nous soyons sûrs, c'est la configuration différente et complémentaire des appareils sexuels. S'il y a quelque rapport entre le psychique et le physique, on peut tout juste avancer l'hypothèse que le pôle femme est particulièrement axé vers tout ce qui est réceptivité, accueil, maturation interne, nutrition... et le pôle homme vers tout ce qui est initiative, découverte, agression... soit : Homme = ce qui va à la rencontre de. Femme = ce qui est disponible pour. C'est tout. Et le dosage des deux en chacun de nous est

De tous temps, certains hommes parmi les hommes ont bénéficié de ce privilège de se sentir Vivre et Respirer pour leur propre compte. Ils se sont alors penchés sur leurs désirs et ont contemplé longuement leur sexe en érection. Ainsi voués à devenir plus humains que le reste de l'humanité, ils ont inventé le Génie Créateur. Par ailleurs, leur mère ou leurs femmes (souvent toutes à la fois) s'activaient à satisfaire leurs besoins et perdaient leur temps pour qu'ils puissent trouver celui de réfléchir sur eux-mêmes.

Michèle.

chaque fois unique. Je suis un dosage unique ! Je me gonfle d'orgueil et d'espoir ; tout est possible ! Notez, cette idée de bisexualité n'est pas du tout nouvelle, il y a eu pas mal de travaux là-dessus, tant du point de vue psychologique-psychanalytique, que du côté anatomique. Seulement, l'organisation d'une société donnée, qui se veut stable et harmonieuse, (c'est généralement le cas) ne tolère aucune imprécision dans la définition des rôles. Sinon, on court vers l'entropie maximum, l'anarchie, la barbarie quoi ! Or, pour rendre impérative la définition d'un rôle, on n'a jamais trouvé mieux que de faire croire que ça relève de la nature des choses.

En conséquence, puisque la question du dosage homme-femme est à nouveau posée, signe qu'il est en train de changer, je propose de partir de cet indéterminé primordial, c'est-à-dire de considérer que l'histoire ne nous apprend rien sur cette question : « que signifie être femme aujourd'hui ? » et corolairement, que nos conclusions et choix d'aujourd'hui n'auront pas nécessairement valeur de modèle pour nos enfants. Ouf ! On se sent plus léger.

Bien sûr, est-il besoin de le préciser, la démarche que je propose n'est pas une méthode de connaissance mais une méthode d'action. En d'autres termes, il ne m'importe pas d'analyser, d'autres le font fort bien, mais de situer à peu près le problème, à savoir la discordance entre nos désirs de créer et ce qui nous en empêche, et ce au ras du sol, au ras de notre vie quotidienne de femmes. Ensuite nous verrons peut-être s'il y a quelque chose à faire et quoi.

Ayant depuis le berceau été pourvue d'une grande sensibilité et d'un solide virus d'indépendance, qui entraînaient à eux deux des comportements parfois violents, en tous cas peu « normaux » paraît-il, j'ai souffert longtemps d'être ainsi bâtie, et de me trouver toujours plus ou moins exclue des groupes où je vivais comme non-conforme à ce qu'on est en droit d'attendre d'une petite fille, d'une petite jeune fille, etc..., malgré mon désir douloureux de rentrer dans le moule pour être aimée et louée, je suis restée telle, avec un immense besoin de créer, de me créer, de faire de belles choses pour forcer

l'estime des autres et pouvoir ainsi m'estimer moi-même. En fait, cette créativité est restée limitée pendant vingt ans à mon rêve, à ma vie intime. Elle est maintenant au centre de ma vie professionnelle et affective, publique et privée. Où était la faille qui m'a permis d'échapper à l'étouffement ? Je crois qu'elle était chez mes parents, dans ces grands rêves non réalisés, qui les ont forcés, inconsciemment, et malgré des choix pédagogiques très stricts, de me laisser être. Comme je leur suis reconnaissante de leur « échec » éducatif ! J'aimerais « échouer » de cette façon !

C'est mon métier de créer, disais-je, bon ; c'est-à-dire que théoriquement j'en ai le droit et que je suis censée en avoir les moyens. En fait, ça ne va pas de soi, et on peut élargir ma propre question à toutes celles qui n'ont ni le droit ni les moyens, mais sûrement le désir de créer. Mon métier est de chanter, c'est-à-dire de créer à la demande, et dans des conditions précises, un événement de fête et rencontre, entre parenthèses, mais non extérieur à la vie, la concernant très profondément mais dans un ensemble de langages qui échappent au discours quotidien. Mais il s'agit de chanter mes propres compositions. Soit, outre l'entraînement physique régulier, plusieurs heures de travail absolument chaque jour pour accoucher, tous les 36 du mois, d'une chanson à peu près satisfaisante. Hélas, le talent est fait d'un pour cent d'inspiration et de 99 % de transpiration, répétait une vieille maîtresse de latin qui avait une tresse enroulée autour de la tête (cette tresse me fascinait). Or, j'ai constaté que j'avais beaucoup de mal à écrire quoi que ce soit quand les enfants sont malades, quand l'état des finances familiales passe la cote d'alerte, quand ça crie dans l'appartement, quand j'ai beaucoup de visiteurs, quand la chambre est en désordre, quand je n'ai pas fait à manger, quand les enfants cassent la vaisselle, quand les gens me parlent, quand mes chaussettes sont percées...

J'ai constaté aussi que j'ai besoin profondément des visites, des amis, du courrier, de sortir, d'écouter les nouvelles à la radio, de faire à manger, de rouler par terre avec les enfants, de jaser avec les voisines, de perdre du temps. Mais que tout

cela constitue autant d'obstacles à mon travail de composition, qui pourtant ne peut s'exercer qu'à partir d'une vie sociale et familiale assez riche.

Attention, me dit Michèle (auteur des poèmes qui jalonnent ce texte), il ne faut pas mélanger les conditions et obstacles de la création : ils ne sont pas tous du même ordre. On peut distinguer entre obstacles objectifs (c'est-à-dire concernant les conditions matérielles et sociales) et les obstacles subjectifs, qui tiennent à l'état d'esprit, au tempérament de celle qui crée. On peut aussi distinguer entre les difficultés communes aux hommes et aux femmes, dans l'activité créatrice, et celles qui sont ajoutées spécifiquement par la condition de femme dans notre civilisation. C'est vrai, gardons toujours à l'arrière-plan de la tête ce souci de ne pas tout mélanger ; de ne pas rendre la société ou les hommes responsables de ce qui ne relève que de nous, et réciproquement, de ne pas nous sentir coupables, ou impuissantes, pour des lourdeurs ou des difficultés qui sont sociales, voire politiques. Mais cela devrait s'éclairer un peu plus loin. Pour l'instant, je voudrais voir indistinctement tout ce qu'il faudrait changer dans notre vie pour pouvoir exprimer et créer ce que nous voulons. Nous sommes sur ce point une « minorité » tenue au silence et à l'admiration. Depuis des siècles, en Occident, les femmes sont rares parmi les créateurs de tous ordres. Ce qui permet aux uns puis aux autres d'affirmer qu'il n'est pas dans la nature de LA FEMME de créer. L'homme découvre, expérimente, invente. La femme conserve et reproduit. *La femme tient l'échelle où monte le héros.* Peut-être, c'est mon hypothèse, la femme a-t-elle également envie de monter à l'échelle. Mais elle se rend compte soudainement que l'homme a *absolument* besoin d'y monter, alors qu'elle même peut à la rigueur s'en passer. Et qu'elle a surtout besoin d'estimer l'homme. De le parer de quelques vertus qui lui sont étrangères. Alors, au lieu de forcer l'homme à s'inventer, elle quitte le terrain, elle tient l'échelle, admire l'homme qui y monte. Elle oublie qu'elle aussi peut le faire. *C'est notre grande démission.* Elle ne date pas d'hier. Pour certains, c'est un effet de notre grande bonté, de notre lucidité sur les limites masculines. C'est aussi par manque de foi

dans les hommes, par paresse, besoin de quiétude. C'est une énorme escroquerie, mais qui permet à l'humanité d'aller bon train ,de se détruire pour de faux problèmes, et s'enorgueillir de fausses valeurs. Valeurs fausses, non pas parce qu'elles sont valeurs d'hommes mais d'hommes qui se prennent pour l'humanité entière, avec toute l'inconscience et la vanité d'un petit despote. L'homme détruit tout ce qui, différent de lui, pourrait faire de lui quelqu'un. Etant seul, il n'est plus rien ; il se mesure à son propre étalon, et ne peut progresser que dans sa propre absurdité.

La femme, disais-je, n'est pas créatrice, c'est dans la nature des choses. Un jour, un jeune homme m'a dit sans rire : « les femmes sont faites pour porter les enfants et les hommes pour porter la tradition ». Je ne l'ai pas giflé. Il avait le mérite d'assumer son propre conservatisme, sa propre bêtise ; beaucoup n'en ont pas la moindre conscience. Si quelques femmes ont apporté par inadvertance quelque pierre angulaire à la construction de notre histoire ou bien c'étaient de fausses femmes, des hommes déguisés, ou bien c'étaient « l'exception qui confirme la règle ». A ce propos, je veux faire une parenthèse : la formule latine que nous avons ainsi traduite (je ne l'ai pas à l'esprit mais vous pouvez vérifier) signifie d'abord : « l'exception *met* la règle à l'épreuve ». Elle conteste la norme établie, en tant qu'elle se veut générale. Après examen, il se peut que la dite règle se trouve confirmée, il se peut aussi qu'elle soit infirmée. Or, notre langue a privilégié la conclusion positive, confortante, de l'examen, qui d'ailleurs disparaît. Les dictionnaires, qui sont la traduction des idées dominantes, expliquent donc que s'il y a exception, c'est justement la preuve que la règle est bonne, puisque tout ce qui n'est pas exception est conforme à la règle. Ce principe d'une lumineuse logique est déjà discuté par les scientifiques. Mais quand il concerne les mœurs... Vous qui avez tous été au moins une fois dans votre vie « l'exception qui confirme la règle », voyez ce que cela signifie : si vous vous sentez différent de la norme imposée, vous faites par là-même la preuve qu'elle est bonne. De deux choses l'une : vous allez l'accepter, puisqu'elle est bonne, et vous y modeler ; ou alors il

vous faudra vous assumer comme anormale, en sachant que par là vous renforcez cette norme refusée. J'insiste lourdement sur une évidence ? Oui, car cette formule revient très souvent dans les conversations, dans les écrits de gens de tous les milieux et niveaux culturels, de tous les horizons politiques et ce me semble une chose à creuser.

Qu'aurait-il fallu, que faut-il aux femmes pour être créatrices ? La romancière Virginia Woolf répondait il y a plusieurs décennies : une rente correcte et « Une chambre à soi » (titre du livre). Farfelu ? On va voir.

La création exige le loisir ; une certaine vacuité de l'esprit, une certaine gratuité du temps. Michèle me dit : « J'écris généralement pendant la sieste du gamin : deux heures par jour, c'est beaucoup pour une femme ». Mais cette limite toujours présente — quand il va se réveiller, c'est fini — crée une fausse urgence extrêmement irritante, qui m'empêche de décoller. Il faudrait avoir du temps indéterminé. Tout le problème est de décoller de ce temps quotidien découpé par des échéances fixes et rapprochées, le rythme de la journée, de la semaine, et se mettre en état de sentir la vie dans son ensemble, avec ses rêves, ses élans, ses lourdeurs. Non pas fuir le quotidien, mais le ramasser en une pelote qui tienne dans la main. Mais si par hasard du linge sec et non repassé pend au séchoir, si par hasard je n'ai pas lavé la vaisselle ou écrit cette lettre urgente, c'en est fait, je ne composerai pas aujourd'hui. Cette concurrence entre la tâche que je *dois* et celle que je veux accomplir se règle toujours au détriment de la seconde. Parce que la famille a besoin d'ordre et de propreté, moi aussi, je pense que l'écriture peut attendre à demain, mais pas la vaisselle. Seulement demain il y aura encore toutes ces tâches urgentes, et le problème se reproduit. D'échec quotidien en échec quotidien, il est tentant de renoncer...

Mais direz-vous, ne peut-on fermer ses yeux et ses oreilles, oublier l'homme et l'enfant pendant ces deux heures privilégiées ? Voyons cela. Le problème premier, et il n'épargne pas les hommes, est la *douleur d'écrire*, qui peut s'alourdir de paresse — je vais m'expliquer : quand je vis ma vie ordinaire de femme ordinaire, ménage, relations

familiales, amicales, vie militante, etc... Je suis totalement jaillie en extériorité à moi-même, et en même temps remplie par la vie des autres, les images, les paroles, les événements qui frappent mes sens et mon esprit, ce que j'appelle le milieu. Je réagis selon mes propres habitudes et automatismes, généralement, sans intervention de JE, cette instance supérieure de moi-même qui se trouve soit en sommeil, soit atomisée en milliers d'yeux tentaculaires. Ces images de toutes sortes et les impressions et réactions qu'elles font naître en moi s'émagasinrent à toute vitesse. Ça s'enchaîne. « On n'a même pas le temps de profiter de ce qu'on vit », c'est une phrase que j'entends très souvent autour de moi. Au contraire, quand j'écris, compose, médite, je ne cesse pas d'être en contact avec le milieu, il est toujours là, autour de moi et en moi, je le sens bien, mais j'ai débranché le circuit intérieur de télévision. « JE » prend le pouvoir, se ramasse, se hausse, fouille MOI, débroussaille, trie, comprend (intelligere = relier les choses entre elles). Coudre harmonieusement les morceaux de notre vie « décousue ») TENTE DE DECRIRE CE MOI qui vient d'être enrichi, parfois abîmé, en tout cas modifié par le milieu. Et JE opère une synthèse que je perçois, moi, sous forme de musique intérieure — qu'il va s'agir de sortir de soi, de matérialiser, de transcrire dans divers langages, divers codes. Or ce processus est difficile. C'est un mode d'existence radicalement différent de celui de la vie quotidienne ; et dans lequel aucun résultat n'est garanti. Le seul plaisir, indépendamment du résultat possible mais rare, est une jouissance intrinsèque, jouir de vivre ce type de vie, à condition qu'aucune autre tâche urgente, aucune pression extérieure, aucune mauvaise conscience ne vienne nous contester cette jouissance.

Reconnaissons-le, à part quelques privilégiées qui vivent en permanence cette jouissance de soi — on les appelle des esthètes — et que l'on critique à bon droit parce que leur plaisir n'est pas partagé, que leur méditation n'aboutit jamais à l'acte, la très grande majorité des gens ne vit que très rarement ce mode d'être. Il y a toujours une tâche, une personne, un appel, ou simplement l'ignorance, pour nous détourner de nous-mêmes, et de cette sédi-



Photo Martin

ne vous trompez pas de slogans
ne vous trompez pas de bannières
je ne vous parle pas du cosmos
mots coulés ciselés pour faire peur
femme
je vous parle de l'enfant tombé de mon ventre
vite et sans bruit dans vos glacières
je suis la fille de vos outrages
je vous parle de l'enfant défait de moi
déjà muselé pas vos techniques
je ne forgerai pas de mots lunaires
perles de feu pour me cacher
seulement
dire ce poids mort épave de mes révoltes
que vous appelez Maternité.

Michèle.

mentation de couches de vies successives au fond de nous-mêmes. Elle produit peut-être de merveilleux cristaux, mais jamais nous ne descendons en nous-mêmes, jamais nous ne prenons le temps et la peine de les sortir au jour pour les voir, les montrer, les donner. Pourquoi ? D'abord parce que c'est difficile, angoissant, que sortant de ces rôles, de l'approbation du milieu, on est plus que soi, tout un, et qu'il n'est pas sûr qu'on soit tel qu'on voudrait, tel qu'on se persuade qu'on est.

Difficile aussi parce que ce cristal de vie n'est pas de l'ordre du langage qu'on apprend à l'école, et qu'il faut chaque fois inventer un langage, forcer la langue apprise, les gestes appris, les couleurs apprises, parce que ce cristal est unique, et qu'aucun langage déjà inventé ne peut en rendre compte. Et pourtant nous n'avons à notre disposition que les mots des autres ; les notes de la gamme et les couleurs du spectre. Avec ces matériaux usés, il faut créer une structure neuve, originale, unique : la nôtre. Et c'est extrêmement difficile et doulou-

reux ; surtout qu'on y parvient rarement. Généralement, le résultat, « c'est un peu ça qu'on voulait dire » mais le décallage entre l'infini qui est dans notre ventre et cette petite chose qu'on sort, ce décallage est une déchirure qui s'approfondit, devient plus douloureuse à chaque tentative ? Certains renoncent, d'autres s'obstinent. C'est leur droit à tous, encore faut-il que tous ceux qui en ont le désir puissent tenter l'aventure dans des conditions à peu près favorables.

Si je me suis bien expliquée, l'activité créatrice exige que l'on puisse objectivement et subjectivement s'abstraire de sa vie quotidienne.

Soit, objectivement : disposer d'un espace et d'un temps à soi pour soi ; subjectivement : pouvoir chasser de son esprit toutes les tâches, soucis, obligations et scrupules particuliers. Or c'est bien là que le problème se corse, il est peu d'hommes qui n'aient pas leur domaine réservé : atelier secret, bureau silencieux, café bruyant, stade, promenade... Il y a des endroits et des moments en marge de la vie familiale et professionnelle, que les hommes se gardent pour eux seuls, et c'est bien. Si l'homme que j'aime n'avait pas cet espace et ce temps-là à lui, j'aurais de grandes craintes quant à sa capacité de renouvellement de jeunesse, et par suite, quant à l'attrait qu'il exerce sur moi, dans la mesure où, vivant et se renouvelant hors de mon contrôle, il est toujours à découvrir.

La plupart des hommes donc ont un domaine réservé. Très peu de femmes « chargées de famille » (en cette occurrence, on peut appeler cela « charge ») en ont gardé un, à supposer qu'elles en aient jamais eu. J'en connais des foules qui se font un reproche d'une heure passée à lire, de quelques francs dépensés pour elles, d'avoir encouragé des rêveries personnelles ; combien à qui il faut trouver des justifications : c'était une revue éducative, un accessoire qui me rendra plus disponible... Et combien qui ne se posent même plus la question, et combien qui se battent obscurément pour défendre leur droit à une existence autonome, en marge de leur « mission de femme » et dont elles ne savent rien, sinon qu'elle en ont viscéralement besoin.

Je parle toujours des femmes mariées et mères et de jeunes enfants ; c'est parce que je le suis moi-même. Les autres ont peut-être plus de temps à elles. Mais je doute que ce soit souvent du temps créatif : le groupe professionnel, amical ou militant joue souvent un rôle aussi répressif que la famille. Etant entendu que les seules choses qui valorisent une femme sont sa beauté, sa compétence, son dévouement, mais toujours dans l'œil des hommes qui vivent avec elles. Mariées ou non, il reste que nous avons été élevées pour la matérialité, le quotidien, l'immanence ; l'élévation de l'esprit appartenant aux mâles.

Bon, assez de lyrisme, tu commences à nous barber. Que faut-il faire ?

Dans la société que je rêve et qui existe déjà, dans les limites de ma famille, je décrète que toute femme doit absolument prendre une heure par jour, un jour par semaine, un mois par an pour elle, pour prendre le temps de jouir d'elle-même et de sa vie, voir où elle en est, créer quelque chose d'autre, sans mari ni gosses, sans collègues ni voisins. Pour faire autre chose, quelque chose pour soi, une robe ou une symphonie, un tableau de graines et de plumes collées, ou une étude sur le coran, ou rien. Peu importe, une œuvre totalement indépendante des rôles et finalités féminines qu'elle s'est par ailleurs librement choisies (nous pouvons postuler que ces choix sont libres, ça ne change rien au problème qui nous occupe).

Bonne idée, dites-vous, mais peu réalisable, sauf pour les « économiquement forts » ! C'est vrai, cela exige une organisation différente de la vie matérielle. Crêches, prise en charge collective des enfants et des tâches matérielles, pour que le congé-création soit effectif ; organisation différente du travail salarié également, car il n'est pas question que ce temps individuel soit pris au détriment du loisir familial. Du rêve, peut-être. Il faut penser très fort et ensemble à tout cela. Et avec toutes les femmes, qu'elles se sentent ou non « créatrices » (car il faut l'avoir tant soit peu vécu pour y croire). Et ce n'est pas un vague droit à revendiquer, à mendier mais un fait à affirmer et faire admettre, avec toute la courtoisie et la délicatesse qui s'imposent.

Un espace et un temps à soi. Bon. Mais aussi une certaine somme à soi, qu'on n'ait pas à mendier, ni à justifier, fût-elle à ses propres yeux. Beaucoup de femmes se sentent encore coupables de distraire du budget familial une petite somme pour elles-mêmes. Et cela, même si elles apportent de l'argent au ménage par un travail salarié. Elles ont l'impression de léser leur famille, de voler ou de gaspiller quelque chose. Un argent à soi sur lequel on ne rend pas de comptes. C'est encore réalisable. Mais il va de soi que toutes celles qui « tirent le diable par la queue » risquent bien de ne rien créer d'autre que des astuces indispensables pour économiser, pour tenir le coup. En général, elles sont assez ingénieuses dans ce domaine. Mais peut-être aimerait-elle « créer » autre chose ! On se rend compte qu'à ce sujet comme plus haut, le problème est à deux niveaux : au départ il y a ce que nous pouvons et devons changer en nous et dans nos vies, à l'intérieur de la famille, avec les amis et les voisins, avec le conjoint qui a beaucoup à y gagner lui aussi... Ensuite on se heurte à la néces-

Photo Martin



sité de transformations plus générales, et il faut rejoindre les luttes syndicales et politiques : pouvoir d'achat, temps de travail et de transport, logement, équipements collectifs, taxation de la plupart des « marchandises culturelles » comme des produits de luxe, etc... Tous ces mots d'ordre lassants à force d'être criés de façon générale, retrouvent une vie quand on les rapproche de ce problème de notre expression, notre « créativité ». C'est-à-dire, on s'en serait presque douté (!) que la créativité des femmes exige leur libération dans tous les domaines, cette libération exigeant aussi celle des hommes. (Comment demander à un homme de nous laisser prendre toutes nos dimensions de femmes si lui-même est maintenu tassé, et rabougri par son travail et la sujétion qui l'étouffe ? Comme tous les opprimés, il aura tendance à se venger, à être despote et mesquin.)

Tout cela est sûr, ne rêvons pas. Mais n'oublions pas non plus tout ce sur quoi nous avons prise, à condition d'y croire, de se grouper, de crever notre cercle habituel de relations (on ne peut pas s'en sortir toutes seules, à moins de gagner au tiercé... et encore !).

Se construire libres et créatrices tout en forçant

autour de mon enfant
les jours pelotonnés
s'effritent
nous apprendrons le temps désir sans limites
autour de mon enfant
les oiseaux-mots
dansent libre
nous retrouverons l'urgence des migrations.
autour de mon enfant
les murs dépenaillés
se dispersent
nous ferons de nos ghettos des moulins à soleils.

Michèle.

les autres à nous reconnaître... Bien sûr, nous sommes enferrées dans l'image de nous-mêmes qu'on nous a apprise et qui est devenue tellement nôtre qu'on a du mal à s'y retrouver.

Bien sûr, nous aimons nos chaînes et nos maîtres. C'est tellement plus simple : on admet une bonne fois, et après on rêve à autre chose... à tous ces poèmes sortis de soi qu'on n'écrira jamais, à toutes ces beautés en soi dont on jouit seule, que jamais on ne saura donner...

Par ailleurs si on se bagarre « on se fait récupérer » ? D'accord : le magicien sort de son chapeau « une année de la femme ». Une nouvelle image de nous-mêmes, un peu plus hommes, donc toujours sous-hommes, comme pour la distribution des prix un roman de Colette ou de Daudet pour une poétesse de 15 ans...

Mais cette liberté, cette dignité toute neuve, déjà flétrie de nous avoir été concédée, il nous faut en repiquer les boutures. Sur une fenêtre, dans une gamelle, peu importe. L'arbre poussera. Si ce n'est pas nous qui le plantons et jouissons de ses fruits et feuillages, ce seront nos filles ? Parfait. Dommage pour nous.

Claire.

Pour mieux connaître Claire et Michèle :

- Lire les poèmes tirés de son livre « A cri ouvert », chez Oswald.
- Ecouter les disques : « Lip, un combat, un espoir » ; « La Réussite » ; « Chansons de Combat ».
- Faites venir Claire dans vos villes, vos campagnes...

énigme d'un genre douteux

Si vous le permettez, je vais vous raconter une histoire. Une voiture transportant un homme et son jeune fils fut impliquée dans un terrible accident de la circulation. L'homme fut tué sur le coup. L'enfant fut grièvement blessé. Transporté en état de choc à l'hôpital le plus proche, il fut immédiatement amené en salle d'opérations. En le voyant entrer, le chirurgien s'écria : « Mon Dieu, c'est mon fils ! ». (Moment de pause et de réflexion. Un ange passe... Pendant ce temps, veuillez résoudre cette autre énigme, beaucoup plus simple que la première : que signifient les sigles S.N.C.F., P.D.G., P.S.U., V.R.P. ? L'ange est passé !) Si cette histoire vous paraît fantastique ou tout simplement dénuée de sens, c'est que vous êtes atteint d'une maladie très répandue : le sexism. Cette terrible maladie contagieuse vous a empêchée de concevoir que le chirurgien pût être une femme, en l'occurrence la mère de l'enfant blessé. Et je serais curieux de savoir combien de lecteurs — et lectrices — ont reconnu que P.D.G. pouvait se lire : présidente directrice générale.

Reportez-vous, comme je viens de le faire, au Petit Larousse : « chirurgien » est un substantif masculin ; « ange » l'est également : autant pour ceux qui croyaient close la querelle du sexe des anges ; et « sexism » ne figure pas plus au dictionnaire que dans les préoccupations de ses rédacteurs.

Les linguistes — dont je suis — feront alors remarquer à juste titre qu'il n'est pas de relation nécessaire entre le genre d'un substantif et le sexe de la personne représentée dans un lexème : le genre ne réfléchit pas automatiquement le sexe. Mais il est intéressant de noter dans quelles circonstances se produit une distanciation entre genre et sexe. Nulle part cette différence n'est plus sensible que dans les noms de métiers et d'occupations. Sur un formulaire administratif, il est normal pour une femme de porter : « femme de ménage, mère de famille, femme au foyer, bonne... ». Un homme qui déclarerait comme occupation principale « père de famille » se verrait rappeler à l'ordre par le fonctionnaire...

Considérons maintenant les noms dont il n'existe pas de forme féminine : magistrat, juge, assesseur, avoué, huissier, expert, greffier, notaire... ; médecin, chirurgien, banquier, courtier, souscripteur, syndic, homme d'affaires et même homme de paille (avez-vous jamais entendu parler d'une femme de paille ?) ; auteur, écrivain, chef d'orchestre

(mais tous les noms d'exécutants au sein de l'orchestre ont une forme féminine) ; ingénieur, agent d'assurances, agent de voyages (les femmes se contentent d'être secrétaires ou hôtesse, sans doute) ; proviseur, censeur, professeur (mais on peut très bien dire une maîtresse-auxiliaire) ; et en politique, si l'on peut dire : une conseillère municipale, on dira un maire, un préfet, un député, un sénateur, un secrétaire d'Etat, un ministre... Et considérez le mot « secrétaire » : vous évoque-t-il un rang et des responsabilités égales selon que l'on dit : « une secrétaire » et « un secrétaire » ? Une couturière a-t-elle la même renommée et les mêmes revenus qu'un couturier ?

Mais pourquoi accuser le lexique ou la grammaire ? L'un et l'autre, comme le Petit Larousse, ne font que refléter les conceptions présentes des locuteurs, et ne sont qu'un outil au service des pensées et des expériences. Oui, mais le langage n'est pas seulement un baromètre, c'est aussi le signe d'une appartenance à un groupe social, une adhésion implicite à sa conception du monde ; en même temps qu'un moyen d'expression, c'est un carcan, un moule préétabli qui par là-même véhicule l'idéologie dominante du groupe linguistique. Et si la langue, nécessairement, se fait l'écho des inégalités entre les sexes, elle en est aussi pour une part l'agent.

Alors peut-être serait-il temps que les francophones conscients cessent de considérer comme allant de soi la domination du masculin sur le féminin (je ne fais pas allusion qu'à la règle grammaticale qui veut que l'épithète commune à deux substantifs de genre différent s'accorde au masculin) et accomplissent la même démarche que Benjamin Spock qui a réécrit tout son livre célèbre sur « l'éducation des enfants » en pourchassant systématiquement tout ce qui pouvait évoquer une discrimination sexuelle.

Et peut-être aurons-nous prochainement l'occasion de voir les collaborateurs(trices) d'ANV imiter leurs cher(e)s collègues de Peace News. Ceux(celles)-ci depuis plusieurs années déjà écrivent dans une langue laborieuse et recherchée, parfois empruntée mais surprenante et donc salutaire ; ils (elles) n'ont point l'ambition de révolutionner par là la langue anglaise ni la société britannique, mais de provoquer chez leurs lecteurs(trices) la surprise et la réflexion. Il n'est pas exclu que cela mène loin. Et il faut bien commencer quelque part...

Jean-Pierre Cattelan.

refusons de jouer le jeu

D'après un article de Peace News (18 octobre 1974).

Le mouvement de libération de la femme s'occupe une fois de plus d'apprendre aux femmes la confiance et le respect en elles-mêmes qui leur ont été refusés à chaque instant de leur vie, personnelle, légale, économique, religieuse, politique, pour en conclure que cette diminution, ce sentiment d'infériorité ont été internationalisés par les femmes elles-mêmes.

La plupart d'entre nous croient profondément en l'image qu'on leur a inculquée de force (car nous ne l'avons pas choisie). Nous ne nous sentons pas, de façon inhérente, égales aux hommes. Nous nous sentons profondément coupables si nous ne réussissons pas notre rôle d'épouse ou de mère. Et notre manque de confiance en nous est plus subtilement incrusté et qualitativement différent du manque de confiance universel que chacun ressent à un moment ou à un autre de la vie. Et il y a pire : beaucoup d'entre nous ne se sentent pas consciemment opprimées, aussi avons-nous totalement accepté cette situation comme inévitable et même « naturelle ».

Une femme seule est presque certainement incapable de se débarrasser d'années de doutes en elle-même, d'avenir peu brillant, c'est pourquoi le mouvement des femmes existe, où elles peuvent se réunir en groupes et envisager un nouveau respect d'elles-mêmes et la détermination d'être d'autres personnes.

La libération c'est aussi travailler en tant que groupe d'êtres égaux, apprendre de nouvelles compétences, partager les anciennes. Les hiérarchies et les statuts sont reconnus comme étant les pièges du pouvoir et donc abandonnés. Les rôles tels que la direction et l'organisation « à partir des coulis-

ses » ne sont pas absous et peuvent être assumés à tour de rôle suivant l'expérience en ces choses et qu'ainsi la potentialité des femmes ait une chance de s'exercer dans les voies différentes : plus de président ni de femmes prenant le thé ensemble.

Le mouvement de libération des femmes a à cœur la destruction des rôles « sexués » qui dominent nos vies. Nous savons que les bébés naissent avec un mélange de traits féminins et masculins. Mais à partir du moment où les garçons sont habillés de bleu et les filles de rose, les caractéristiques qui sont considérées comme non conformes au sexe biologique sont systématiquement réprimées et détruites. « Les grands garçons ne pleurent pas » et « Les petites filles ne se battent pas ». Et ainsi les fillettes sont journalement conditionnées pour devenir « féminines », c'est-à-dire : passives, d'esprit domestique, gentilles, non-intellectuelles, non-scientifiques et peu douées pour la mécanique, intuitives, irrationnelles... et ainsi chercher plus tard leur accomplissement à travers un mari et des enfants.

Qu'y a-t-il de si honorable et de si accompli dans une vie vécue A TRAVERS les autres (différent de vivre POUR les autres) ? Les femmes sont condamnées à vivre une existence de seconde classe et à penser qu'elles ne sont pas complètes par elles-mêmes.

Il devrait être évident que les dons et les talents variés des femmes ne peuvent être restreints à ce rôle et leurs besoins variés d'égalité ne peuvent en être satisfaits.

Y a-t-il quelque chose de gênant ou préjudiciable pour une femme d'être déclarée « peu féminine »

ou « agressive » ? Peu de femmes, je suppose, peuvent rester indifférentes à cette injure portée à leur propre estime et à leur propre image. Pour cette raison non plus, les hommes ne peuvent rester insensibles à l'idée qu'ils soient effeminés. C'est là que les chemins se recoupent : si les femmes sont prisonnières de leurs rôles, les hommes aussi le sont car ils sont séduits par cette fausse récompense du pouvoir et des priviléges. Le terme « masculin » porte l'idée de succès, d'être dominant, agressif, rationnel, scientifique et objectif, dirigeant et non pas suivant. C'est ainsi que la société occidentale définit plus ou moins le rôle de l'homme.

Quelle division stupide de la personnalité humaine ! Cependant, nos vies, notre travail, nos relations et notre société sont régis par ces stéréotypes inhumains. Mouler et étouffer ainsi une personnalité humaine en pleine croissance est sûrement la plus élémentaire forme de violence. Peut-être est-ce l'oppression primaire par laquelle nous apprenons à créer et à exploiter les divisions entre les êtres humains ? En exagérant les priviléges d'une moitié de l'humanité au détriment de l'autre, nous contribuons à la division en d'autres groupes : riches et pauvres, blancs et noirs, chrétiens et juifs, hétéro- et homosexuels, etc. Et, à l'intérieur de ces sous-groupes, les femmes sont toujours opprimées, exploitées par l'homme lui-même exploité à l'intérieur de la société.

Mais si les femmes se libèrent, les hommes ne peuvent rester pris au piège de leur rôle actuel. Si suffisamment de femmes refusent de jouer le jeu plus longtemps, les hommes seront obligés de repenser leur situation. Et ce qu'ils perdront en priviléges et pouvoir sera sûrement compensé par un gain d'humanité.

Et ici réside l'importance pour le « Peace Movement » car la non-violence essaie de créer le peuple « complet ». Des gens qui aiment, acceptent et respectent à la fois eux-mêmes et les autres. Pendant que nous luttons pour nous élever aux idéaux d'hommes et de femmes, qui nous sont imposés (et nous faillissons toujours car ces idéaux sont irréels) nous ne pouvons pas nous accepter tels que nous sommes.

Après cela, vient le fait que les soi-disantes caractéristiques féminines sont sous-évaluées et considérées comme secondaires dans un monde bâti par les hommes. Mais la non-violence renforce la valeur de la sensibilité des autres personnes, l'expression de l'émotion et de la tendresse, la coopération plutôt que la compétition, la destruction des structures d'autorité et de domination qui régissent la vie des personnes. Il n'est pas surprenant alors que nous trouvions difficile de nous frayer un chemin par ce message dans une société qui glorifie le succès à tout prix, où le pouvoir est l'ultime accomplissement, où la possession matérielle (symbole du succès) sont considérés comme plus importants, où l'action, la dureté, la rudesse sont plus récompensées que la tendresse ou l'expression du « soin d'autrui » et le sacrifice. Où à son plus haut niveau la guerre (et la violence) sont la conclusion logique de la façon d'agir du mâle stéréotypé.

Il n'est pas étonnant alors que le mouvement de libération des femmes soit considéré comme une menace car il récuse les prétentions et les structures de base de notre société. Il proclame que les hommes et les femmes peuvent être libres et égaux dans une société qui partage. Il supprime toutes les barrières dressées entre les gens car il rend toutes les femmes sœurs quelles que soient la nationalité et la couleur, en reconnaissant notre oppression commune. Il écorne le besoin des hommes de prouver leur virilité. En fait, un nombre de plus en plus important de femmes veulent dire que l'homme doit se « féminiser » ou plutôt acquérir certaines des vertus « féminines » si nous voulons créer une société plus juste et plus soucieuse des individus. Cela demande un changement de la plus fondamentale part de nous-même si nous voulons découvrir notre entière humanité et entrer dans une ère de relations complètes et changées entre nous tous.

Par Gay Jones.

187, Hamilton Road, Longsight - Manchester M13
CPQ - Angleterre.



Photo H.D.

les criminelles de la

Comment les femmes peuvent-elles contribuer à la Paix dans le monde ? Une question à laquelle pourront répondre, mieux que d'autres, certaines vietnamiennes... parce qu'elles ont décidé de rétablir coûte que coûte, la Paix dans leur pays... en fondant le mouvement : DROIT A LA VIE.

Nous en avons rencontré deux à Paris, au cours de l'interview que nous a accordée Sœur Françoise Van Dermeesh, directrice de la revue « Echanges » qui, quelques mois après les accords de Paris, s'est rendue au Viet Nam et a rencontré notamment Mme Ngo Ba Thanh, présidente de ce mouvement, qui sortait de prison.

Les deux Vietnamiennes que nous avons rencontrées à Paris, sont l'une médecin, l'autre pharmacienne. Elles sont venues en France pour faire leurs études, il y a plus de 25 ans. Du fait de leur action en faveur de la Paix au Viet Nam, elles ne peuvent rentrer dans leur pays, sous peine d'être incarcérées. Elles nous ont demandé de ne pas mentionner leurs noms par crainte de représailles dans leurs familles.

de la paix

A.N.V. : Françoise Van Dermeersh, pouvez-vous préciser ce que vous avez vu au Viêt-Nam ?

Je suis allée au Viet-Nam pour visiter les Communautés religieuses et préparer le Congrès de Pax Christi, consacré à la Paix et à la libération des prisonniers(ères) politiques. Les prisons étant totalement interdites à tout visiteur(se) depuis plusieurs années, (et même aux familles maintenant) je n'ai pu rencontrer que des femmes qui en sortaient. L'action des femmes en prison est extraordinaire. J'ai vu par exemple, une jeune femme qui avait passé 8 ans en prison. Elle y était entrée 3 mois après la naissance de sa première petite fille. Elle faisait partie de la Troisième Composante. Elle voulait la Paix et n'acceptait pas de reconnaître, comme le demandait le gouvernement, qu'elle était communiste. (Le gouvernement essaie de leur faire avouer cela pour dire : « Ce n'est pas étonnant que ces femmes soient en prison, elles sont communistes, et les communistes sont les ennemis(es) du régime.) Les femmes de la Troisième Composante ne sont pas non plus anti-communistes mais elles cherchent l'autonomie de leur pays en demandant la cessation de la guerre et de l'enrôlement forcé des hommes.

Ces femmes sont d'une intrépidité, d'une fermeté exemplaires. Ce qui m'a frappé, c'est de voir, par exemple, cette jeune femme qui est entrée en prison à 20 ans et qui en est sortie à 28. Sa petite fille avait 8 ans. Elle n'avait jamais pu la voir. Eh bien, l'unité familiale ne s'était pas rompue. Il y a une espèce de solidarité, de volonté profondément populaires de vivre, de faire foi, d'avoir

confiance. On ne peut pas dire, bien sûr, que la vie familiale n'ait pas été étouffée, mais cela n'a pas du tout provoqué les ravages que cela aurait apporté dans un pays comme le nôtre.

D'autres femmes sont emprisonnées parce que leur mari faisait partie du F.L.N. ; les enfants restés seuls ont été pris en charge par le village ou le quartier. J'ai rencontré également une adolescente de 13 ans et demi qui avait passé un an en prison parce qu'elle avait dans son cartable des chansons pour la Paix.

Il y a aussi des cas tragiques : une femme avait accouché en prison. Elle avait réussi à garder son enfant vivant, quelques semaines seulement. Torturée, elle a perdu la raison. Libérée lors d'échanges de prisonniers(ères), elle est partie dans les zones du G.R.P. et là-bas, inlassablement, elle tricotait un bonnet de bébé en pensant au sien qu'elle croyait encore attendre.

On a parlé, l'année dernière, dans le « Monde Diplomatique » d'une autre situation tragique : dans une prison de femmes, dans la région de Saïgon, le régime alimentaire était tellement abominable que les femmes tombaient malades et certaines mouraient de dénutrition. Elles avaient réclamé plusieurs fois auprès de la direction qui ne les a pas écoutées. Aussi, un jour, l'une d'entre elles (ncn chargée de famille) a décidé de se sacrifier pour les autres et lors d'une manifestation de prison, elle a pris un couteau et s'est ouvert les entrailles. Elles les a présentées à la direction en disant : « Au nom de toutes les entrailles de ces femmes qui font le peuple vietnamien, je

vous demande de prendre, maintenant, en considération nos demandes, c'est une question de vie ou de mort. Moi, j'accepte de donner ma vie pour que les autres puissent conserver la leur ! ». Et c'est ce qui est arrivé : elle est morte et le régime a été amélioré.

Nous n'imaginons pas à quel point la situation est tragique ! Il y a des milliers et des milliers de femmes en prison. Le nombre des prisonniers politiques est de 230 000, dont beaucoup de femmes et d'enfants (81 de 0 à 4 ans). On prend les enfants pour essayer d'intimider les parents et je crois qu'on ne le dira jamais assez !

Je pense que la situation au Viet-Nam est particulièrement bouleversante car il y a trente ans que cela dure. Au Viêtnam du Sud, ce nombre de prisonniers est très important par rapport à celui de la population. Ce pays compte 17 millions d'habitants dont 1 100 000 hommes sous les drapéaux, plus de 125 000 policiers et plus d'un million de réfugié(e)s.

Le gouvernement de Saïgon, actuellement appuyé par les Américains, essaie de promouvoir la contraception. Or, il est bien certain que dans un pays comme le Viet-Nam, il y a une démographie galopante. Mais, pour le moment, ce n'est pas du tout le désir du peuple, non seulement à cause des traditions ancestrales de respect de la vie, mais surtout à cause de la guerre. Si la famille vietnamienne n'avait pas été forte, s'il n'y avait pas eu ce renouvellement continual de la population, on peut dire que la population vietnamienne n'existerait plus.

Je n'imaginais pas, aussi, que la guerre, là-bas, était si violente et qu'elle envahissait le territoire d'un bout à l'autre.

Je suis descendue de Hué jusqu'à Qui-Nion par les autocars populaires pour mieux me rendre compte de la vie de la population. J'étais la seule occidentale dans ces autocars. Nous étions tout le temps arrêtés par des manœuvres militaires. Notre route était très souvent coupée par des barbelés.

Nous avons eu aussi, dans notre autobus, les retombées d'une bombe vomitive et lacrymogène. Tout le monde, évidemment, a été indisposé. Dans cet autocar, il y avait surtout des femmes : des paysannes, des ouvrières, qui supportaient tout cela dans un calme, une fermeté exemplaires. Et dans cet état de guerre, j'ai partout senti une grande tolérance, une bienveillance extraordinaire, à mon égard, alors qu'on aurait aussi bien pu me prendre pour une Américaine. Qu'on ne dise pas que c'est de la fai-

LA LIBERATION DES PRISONNIERS

Comment te dire la JOIE

ils étaient si heureux

d'un bonheur si vaste et si plein.

*La lumière du midi était brûlante
et douce au cœur du monde.*

*Suprême douceur
de l'amour retrouvé.*

Père !

Mon enfant !

Oh, mon grand frère !

Oh mon bien aimé !

*La lumière était dans leurs yeux
et dans leurs sourires
et l'oubli des tourments dans les longues
nuits du Nord*

l'oubli de toute douleur.

*La vie est là qui va renaître
et le bonheur et l'amour et la paix
mais comment te dire la JOIE*

La JOIE première et pure

La JOIE ineffable

mais comment te dire la JOIE ?

Au jour de ma visite aux prisonniers libérés.

Dimanche 18 février 1973, Saïgon.

Au milieu de la JOIE,

une mère a pleuré

*A la vie qui renaissait
une mère a pleuré.*

*Au milieu des soldats revenus
des visages retrouvés*

de l'amour redonné

une mère a pleuré

dans la lumière de midi

une mère a pleuré

et j'ai pleuré avec elle

Son fils mort à Quang Tri.

Monique Nguyen Quang Minh.

blesse, je crois que c'est une très grande force, au contraire. Dans mon interview avec Mme Ngo Ba Thanh, ce qui m'a frappé chez elle, comme chez beaucoup de Vietnamiennes, c'est cette distinction que le peuple fait entre les Américains en tant que personnes et leur système.

A.N.V. - Qu'est-ce que la TROISIEME COMPOSANTE ?

Françoise Van Vermeersh : L'article II des accords de Paris reconnaît l'existence au Sud Viet-Nam de deux composantes : celle du gouvernement Thieu, allié aux Etats-Unis, celle du G.R.P. allié du Nord. Une Troisième Force, appelée aussi la Troisième Composante, est reconnue officiellement comme nécessaire pour accomplir le rôle d'arbitre entre ces deux puissances opposées. La troisième force, il est vrai, est considérée par beaucoup comme utopique et sans pouvoir (elle n'a ni pouvoir militaire, ni structures politiques formelles). Cependant, partout où je suis allée, du Nord au Sud Vietnam jusqu'à Saïgon, en passant par le centre et par des régions de montagne, j'ai constaté que l'ensemble de la population paysanne ainsi que la majorité des intellectuels, des étudiants, des militants ouvriers mettaient leur espoir dans cette Troisième Composante. Lorsque je les interrogeais, m'étonnant de voir apparaître cette volonté de réconciliation si peu présente à la connaissance des occidentaux, chacun me répondait invariablement : « Ne comprenez-vous pas que nous en avons assez de cette guerre ? ».

J'ai eu l'occasion de rencontrer Mme Ngo Ba Thanh, juriste connue sur le plan international, leader du mouvement des Femmes « Droit à la vie », leader de la Troisième Composante. Cette femme qui venait de passer deux ans en prison, qui avait fait pendant cinq semaines la grève de la faim, pour manifester sa réprobation vis-à-vis des détentions arbitraires et du non-respect des accords de Paris, manifeste dans ses paroles, dans son attitude, par sa popularité, la puissance de cette Troisième Composante.

L'une des Vietnamiennes :

Il y a plusieurs villes où la Troisième Composante est représentée. Elle est formée de divers mouvements : du Droit à la Vie, ceux pour la liberté de presse, contre la prostitution ou pour élever le niveau de vie.

A.N.V. : Pouvez-vous nous parler du mouvement Droit à la vie ?

Françoise Van Dermeersch : L'association pour le droit à la vie dont Mme Ngo Ba Thanh est présidente, est une association qui réunit la majorité des femmes vietnamiennes.

C'est un mouvement féminin parce que ces femmes qui subissent la guerre à la fois dans leur personne, dans leur cœur, dans leur chair et dans leur famille disent : « Il n'est plus possible que nos maris, nos fils, nos pères, nos frères continuent à être massacrés dans ces guerres meurtrières ». Le mouvement « Droit à la vie » est un mouvement contre la guerre, il est politique (il n'y a pas de mouvement vivant quelqu'il soit qui ne soit politique). Il ne demande pas la Paix à n'importe quel prix, et surtout pas au prix de la sujétion étrangère. Il se bat pour la Paix, dans l'autonomie du peuple vietnamien. Durant mon voyage, j'ai pu accéder à peu près librement à la maison de Mme Ngo Ba Thanh, tout en étant surveillée par la police. Depuis sa sortie de prison, son action continue avec autant de fermeté. Sa maison a été entourée de fils de fer barbelés. Elle n'est pas du tout libre de ses mouvements. C'est une figure qui représente vraiment CETTE LUTTE SEREINE ET NON ARMEE, CETTE LUTTE NON-VIOLENTE, dans la dignité pour la libération et l'autonomie du pays.

A.N.V. - Quels sont les moyens d'action concrets de ce mouvement ?

L'une des Vietnamiennes : Ils sont assez limités parce que c'est Thieu qui a les armes, les soldats et la police ! Alors, tous ces gens-là luttent les mains nues. Ils font des manifestations, des appels, des tracts, emploient tous les moyens pour saisir l'opinion publique.

A.N.V. - La répression est-elle importante ?

L'une des Vietnamiennes : Très importante, mais maintenant les hommes de Thieu ne peuvent plus empêcher les manifestations car il y en a trop. Il faudrait emprisonner toute la ville. Ils arrêtent les manifestants sur le chemin du retour. Il y a parfois des enlèvements, les gens disparaissent, il n'y a plus de jugements.

Actuellement, avec la guerre, les femmes luttent d'après leur méthode : **LA LUTTE NON-ARMEE**.

On a vu plusieurs cas dans les régions envahies par les tanks américains. Les femmes se sont organisées en colonies et ont empêché les tanks d'avancer. Elles parviennent ainsi à préserver les récoltes, parfois même des villages qui auraient été brûlés. On appelle leur organisation : l'armée aux chignons ou l'armée aux longs cheveux.

Il y a aussi des brigades de femmes qui ont pour but de rencontrer les soldats de Thieu pour leur expliquer quelle est leur politique, quelle voie ils doivent suivre, ce que sont les accords de Paris, et qui essaient de les convaincre d'abandonner le fusil.

Devant les postes de garnison, des femmes entonnent des chants de Paix. Elles utilisent des hauts-parleurs pour appeler leur frère ou leur mari et leur demander de revenir au village.

Elles luttent également contre la prostitution (le nombre des prostituées au Sud Viet-Nam est de 200 000 environ).

A.N.V. - On a l'impression que les femmes vietnamiennes réussissent à rester très « femmes » tout en assumant de très nombreuses responsabilités !

Françoise Van Dermeersh : C'est très caractéristique du Viet-Nam. Vous avez peut-être lu cela dans les reportages de Lacouture, qui est beaucoup allé au Nord Viet-Nam et dans tout l'Extrême-Orient. Il disait : « Lorsqu'on va en Chine, les femmes chinoises semblent très masculinisées, tout au moins dans leurs apparences, pas au Viet-Nam. Les Vietnamiennes sont jolies, elles tiennent à leur beauté, elles ont du charme et en même temps, elles sont fortes ». Ce qui m'a frappée aussi, c'est de voir combien la femme est respectée en général. Dans ce pays miné par la guerre, j'ai toujours trouvé les femmes dans une tenue impeccable.

Bien sûr, celles qui travaillent dans les rizières sont couvertes de boue, mais on sent toujours une grande dignité. On ne trouve pas de femme débraillée.

L'une des Vietnamiennes : Actuellement, la femme joue un grand rôle dans la politique de réconciliation nationale car souvent, dans une même famille, les divers membres combattent dans les deux camps. La femme fait le lien entre tous.

Françoise Van Dermeersh : Un autre point où les femmes réagissent très fortement : je crois qu'un des drames du Viet-Nam, c'est cette dispersion des familles.

Après la guerre des armes, on est en face d'une guerre psychologique que je trouve extrêmement grave. Les femmes réfugiées ne veulent pas s'éloigner de leur lieu d'origine, même si le village est détruit par les bombes ou miné. Il leur semble que cette misère matérielle est moins grave pour elles que le dommage moral qui surviendrait à leur entourage, si elles ne restaient pas dans leur région d'origine. Je ne pense pas du tout que ce soit par un traditionalisme désuet, elles ont très bien compris le sens des choses.



Photo H.D.

A.N.V. - Est-ce que de France, vous essayez de faire connaître le Mouvement du DROIT A LA VIE, de l'aider ? Avez-vous des contacts avec des prisonnières, essayez-vous de les faire libérer ?

L'une des Vietnamiennes : Nous faisons partie de l'Union des Femmes Vietnamiennes. Nous envoyons de l'argent pour essayer d'adoucir le sort des prisonnières, nous alertons l'opinion publique (c'est pourquoi nous sommes ici aujourd'hui). Tout ce que nous faisons est dans le cadre de l'Union des Femmes Vietnamiennes. Les contacts avec les prisonnières se font par le contact de l'Union.

Françoise Van Dermeersh : Le petit mouvement que nous avons créé, en accord avec Mme Ngo Ba Thanh s'appelle : **LES VETERANS DE LA PAIX**. C'est-à-dire, tous ceux qui luttent pour la paix depuis 30 ans. On appelle ceux (celles) qui sont en prison **LES CRIMINELS(LLES) DE LA PAIX**. Leur seul crime, c'est de vouloir la paix. Nous soutenons donc ces vétérans de la paix, en nous arrangeant pour que l'argent envoyé ne le soit pas par colis postaux car il y a eu des détournements de fonds formidables. Ce mouvement des Vétérans de la Paix est un mouvement similaire à celui de Mme Ngo Ba Thanh.

A.N.V. - Est-ce par votre mouvement qu'ont lieu les adoptions, les parrainages d'enfants ?

L'une des Vietnamiennes : Non, notre politique n'est pas d'envoyer des enfants en France. Nous sommes opposées à l'adoption des enfants.

Françoise Van Dermeersh : Les adoptions sont quelque chose que je trouve profondément scandaleux, sauf cas exceptionnels. Je pense, voyez-vous, que c'est une autre forme de colonisation. Alors, parce que nous Français, puis Américains, nous Occidentaux, nous avons porté la guerre là-bas, décimé les familles et fait des orphelins, nous nous disons : « Ces pauvres orphelins, on ne peut les laisser sans appui, il faut réparer cela ». Ce n'est pas une réparation, c'est une autre forme de colonisation ! Je trouve cela profondément choquant.

Beaucoup de ménages pensent : « De nombreux enfants vietnamiens souffrent, si nous pouvions adopter un enfant pour qu'il soit plus heureux ». Il me semble qu'on se donne bonne conscience en le faisant, avec la meilleure volonté du monde.

Nous sommes tous plus ou moins responsables de la situation du Viet-Nam. Il est beaucoup plus efficace de TOUT

FAIRE pour que les accords de Paris soient respectés car là on soigne la cause du mal. Autrement, on apporte un remède passager.

Tout compte fait, et c'est tragique de le dire, il y aura tel ou tel enfant qui va dépérisser, qui va peut-être mourir, MAIS est-ce qu'il n'est pas encore plus dramatique de savoir que cette guerre va continuer éternellement ? Il faut travailler de toutes ses forces pour que soient respectés les accords de Paris.

A.N.V. - Que peut-on faire ?

Françoise Van Dermeersh : Nous savons qu'il y a eu une réunion de la banque mondiale, à Paris même, pour remplacer les subventions économiques que les Etats-Unis apportaient à Thieu. Alors le gouvernement des Etats-Unis, voyant qu'il était bloqué par le Congrès, par une partie des Sénateurs et par une partie de l'opinion publique, s'est adressé à la Banque mondiale en disant : « Que les pays d'Europe aident Saïgon ».

Cette conférence a eu lieu en secret, à Paris. Autrement dit, l'argent que la France et d'autres pays du monde allaient donner était destiné à entretenir ce régime néo-colonialiste, ce régime de guerre, ce régime pourri, à la place des Américains puisque ceux-ci ne veulent plus le faire. C'est la première chose contre laquelle il faut lutter. Il vaut mieux ne pas adopter un enfant et travailler sur un plan comme celui-là. Il va y avoir une autre réunion de la Banque mondiale à Manille. On va de nouveau faire appel aux nations internationales et bien entendu à l'Europe. Eh bien, si on a de l'argent, qu'on aille faire le voyage à Manille, c'est plus important que d'adopter un enfant. Pour le parrainage, cela dépend de quelle manière il est fait. En tout cas, il y a de nombreux organismes malhonnêtes de parrainage d'enfants. L'argent envoyé sert souvent à acheter une voiture au responsable d'un orphelinat ou bien du mobilier pour son bureau. Sachons trouver des organismes vietnamiens sûrs, non corrompus.

A.N.V. - Votre revue semble très engagée ?

Françoise Van Dermeersh : Oui. Car enfin, si j'ai été appellée au Viêt Nam, c'est bien à cause des positions que j'avais présentées et soutenues dans la revue. D'autre part, je tiens à ce qu'il y ait dans la revue « Echanges », presque tous les ans, un numéro sur les questions féminines. Mais je n'ai pas voulu en faire une revue féminine, parce que je trouve que ce n'est pas intéressant. Les mouvements purement féminins sont peut-être importants pour faire avancer les problèmes de la femme, je n'en disconviens pas,

SUITE D'UN POEME INACHEVE

*Suite d'un poème
resté inachevé sur la table
ou suite d'une symphonie oubliée dans la nuit.
J'écris ce soir la douleur
qui ne peut pas finir
comme à travers la vitre
j'entends aussi pleurer la pluie.
J'entends aussi le sang
tomber goutte à goutte dans la mer infinie,
le sang de mon cœur
brisé d'avoir trop aimé,
le sang du Viet-Nam
brisé d'avoir trop souffert
dans la mer infinie de la douleur d'orient,
dans la mer infinie de la douleur présente
et à venir.
La joie retourne aux ténèbres
et l'espoir à la nuit.
Du fond de ma prison,
j'espère encore voir
l'Aube triomphante de l'Amour,
je cherche encore
un rayon de lumière passée*

*mais je m'aperçois
d'une ombre toujours plus grande
une douleur toujours plus vive.
Tout est mort
irrémédiablement mort
— la nuit pourtant est si pure
et la chanson si douce —
Le jour de la trêve,
ils ont bombardé des villes
ils ont massacré des enfants.
A la promesse de paix,
ils ont mêlé le sang et la haine.
Tout est mort
irrémédiablement mort.
Au bout de la route sanglante,
une autre route sanglante.
Au bout de la nuit,
une autre longue nuit,
Qui jamais saura
notre douleur?...*

19 décembre 1972 - Saïgon
MONIQUE NGUYEN QUANG MINH.

mais ce n'est pas la situation rêvée. Si nous faisons deux blocs, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, cela n'a pas de sens. Ce que nous souhaitons, c'est qu'il y ait plus d'harmonie entre l'homme et la femme, avec une complémentarité au sens strict des rôles, des tâches, c'est-à-dire que certaines femmes puissent accomplir des rôles généralement accomplis par des hommes, et réciproquement; que ce ne soit pas le sexe qui, par préjugé, soit un handicap ou une barrière d'un côté ou d'un autre. C'est pourquoi nous abordons toutes espèces de problèmes et le fait que la revue soit menée par des femmes fait que nous posons un certain regard, que nous avons une manière d'aborder les questions qui nous est, je pense, originale. En Europe, c'est la seule revue religieuse d'intérêt général qui soit menée par des femmes. L'objectif est une complémentarité des rôles et un dialogue à part égale entre hommes et femmes et non pas une revendication. Je pense que, quand on en est encore au niveau de la revendication, on est en deçà de ce qui devrait être.

A.N.V. - Pour conclure, vous intéressez-vous au problème du Larzac et aux luttes non violente en France ?

Françoise Van Dermeersh : Je crois tout à fait à cette force de la Non-Violence et je soutiens ces mouvements et ces actions, soit d'une façon directe, soit par l'intermédiaire de la revue.

Propos recueillis par Françoise et Hélène.

Revue « Echanges » : n° 114 : « Conscience du monde, le Viêt-nam ? » ; n° 119 « La Femme partagée ». 72, rue de Sèvres, 75007 Paris.

Rescapés des bagnes de Saïgon, nous accusons. J.P. Debris et André Menras. Les Éditeurs français réunis.

Poèmes sur le Viêt-nam, de Monique Nguyen Quand Minh. « Les soleils d'Infernalia ». 10, rue Louis-Thévenet, bloc IB, 69004 Lyon.

Mme Ngo Ba Thanh a écrit un livre qui sera prochainement traduit en français : Peace making, key to the future : the Women, architects of Peace (Faire la Paix, clé de l'avenir : les femmes architectes de Paix).

On peut faire partie du mouvement Vétérans de la Paix. Ecrire à « Echanges ».

CERISAY

LIP

Il n'est pas question, dans les lignes qui vont suivre, de faire l'historique de ces luttes ou d'opposer une forme à une autre, mais plutôt de cerner comment cette période a été vécue par les intéressées, un moment de recherche d'une « meilleure qualité de la vie ».

La culture de ces femmes s'est développée dans la lutte. A travers leur témoignage, nous percevons leur sentiment « d'être aujourd'hui plus qu'hier ».

Elles sont davantage en mesure de prendre en main leur vie, plus capables de savoir et d'entreprendre ce qui peut transformer cette vie pour l'améliorer.

Leur exemple nous montre par quel chemin les travailleuses(euses) développent leur culture.

CERISAY Pourquoi ce n'est plus comme avant

Pendant trois mois et demi (été - automne 1973), une centaine de femmes, ouvrières d'une fabrique de chemisiers à Cerisay, ont lutté pour obtenir la réintégration de leur déléguée syndicale. Elles ont quitté l'usine pendant tout ce temps par solidarité et ont créé une coopérative sur le modèle de LIP. Le 5 novembre 1973, le conflit s'est achevé avec la réinsertion de la déléguée.

Cette lutte les a amenées à voir d'un regard nouveau leur vie quotidienne et à la dominer.

Les travailleuses expliquent le déroulement de la grève :

« L'exemple de LIP nous a montré qu'on pouvait nous aussi entreprendre une fabrication et tenir financièrement. On s'est donc organisées en conséquence. Il n'y a pas que le côté financier qui a joué. Bien souvent, on s'est fait traiter de fainéantes par le patron ou par la population. On a voulu montrer que si on était en grève, ce n'était pas pour ne pas travailler. »

« Dans nos ateliers, on a travaillé différemment. A l'usine, avant, on était tenues à une chaîne, à une cadence, maintenant, on est plus libres, on n'a pas de rendement ; quand on en a assez d'un travail, on passe à un autre... »

« Plusieurs groupes ont été formés ; production, popularisation, achat de fournitures, etc... Moi, j'étais dans le groupe qui devait assurer la production ; mais il y a des filles qui étaient constamment sur les routes... ça a été décidé comme ça... Il y en a qui assuraient la permanence, d'autres qui allaient acheter le tissu... Dans les ateliers, on s'arrangeait pour changer de travail.

En fin de journée, on se réunissait à la permanence ; il y avait assemblée générale tous les soirs afin de décider et de voir ce qu'il y avait de nouveau. »

« Tout le monde a participé, et c'est mieux ainsi, les décisions se prenaient ensemble... Autrement, on n'aurait pas pu tenir. »

« Le travail est bien plus intéressant ; le soir, on est moins énervées. A l'usine, on travaille, on ne se rend même pas compte de ce qu'on fait ; c'est toujours le même travail, par exemple monter des cols, des poignets, etc... Ici on s'organise autrement : un jour, on ferme, on monte, on coupe, etc... On change les postes de travail. Pour beaucoup, ça a été une découverte. Pour moi, par exemple, qui n'ai jamais appris la couture... Je suis entrée à 14 ans, je ne savais rien faire, j'ai été placée rapidement sur une machine, et au rendement... Maintenant, je perçois mieux l'ensemble de la fabrication. »

« On a appris à se connaître, entre nous... Certaines filles, et sans doute la majorité, ont appris le travail, elles y ont découvert autre chose ; on s'aide et pour beaucoup, c'était un changement de constater qu'elles pouvaient faire autre chose que monter des cols ou des poignets à longueur de jour. Maintenant, en tout cas, on ne pourra plus nous imposer les mêmes cadences. »

« On s'est « rapprochées » ; avant on ne se connaissait pas puisqu'on ne pouvait pas parler... Dès qu'on parlait, tout se suite on avait les chefs ; maintenant on se connaît toutes. On ne s'appelait pas par nos prénoms... C'était Mme Untel, Mlle Untel... Tandis que maintenant mariées ou pas on se connaît, on se tutoie, on se parle. »

Et la reprise du travail ? Vous y pensez ?

« Ah... On verra... On y pense mais, de toute façon, ce ne sera plus comme avant... Oui, ce sera différent ; l'ambiance d'abord ; ce sera certainement dur au départ, ne serait-ce que sur le plan du rendement. Bien sûr,

LIP
J'ai
vécu
dans
l'illégalité
et
ça
m'a
plu

ici, les filles se sont habituées à faire chacune leur chemisier ou à travailler plus normalement. Les cadences ne pourront plus être imposées comme avant, c'est certain.

En tout cas, sur le plan syndical, ce qu'il faut, c'est rester groupées, rester en force pour faire voir au patron qu'on est toutes dans le coup, qu'on n'a pas peur ; il ne faut pas baisser la tête, au contraire... Et cela, toutes les filles le pensent. »

« En tout cas, je sens qu'il s'est passé quelque chose pour moi... Je sens mieux les responsabilités ; AVANT, je laissais faire, je laissais filer tout le monde... AUJOURD'HUI, je me sens beaucoup plus forte. Vraiment, il faut l'avoir vécu pour voir les choses autrement, d'une autre façon ; ça c'est sûr.

Ce fut sensationnel... Il y eut un dépassement extraordinaire de toutes les filles. Elles ont appris à s'exprimer, oralement ou par écrit alors que ça leur semblait irréalisable avant. Elles se débrouillent, elles prennent la parole aux Assemblées générales ; elles répondent au courrier sans problème... C'est un acquis important pour toutes.

Documentation : In-FOR-DOC - Dossier sur Cerisy, « Culture et Liberté », 51, rue Jacques-Kable, 94130 Nogent - C.C.P. : 32 944-05 Paris.

Avant le conflit, j'étais la fille qui travaillait pour gagner de l'argent et s'acheter des robes. Je ne faisais pas de politique, je ne m'intéressais à rien, je regardais la télé, je sortais le samedi soir. C'était bête la vie que je menais ! Je n'avais pas de but et surtout j'avais l'impression que je ne pourrais jamais comprendre. Par exemple, le syndicat pour moi, c'était payer son timbre à la fin du mois et débrayer puisqu'on me le disait mais ça me semblait quelquefois un peu bête et discipliné. La politique, je me disais que c'était aux hommes de s'en occuper, pas à moi. Et quand je voyais une femme qui se défendait bien dans ce domaine, je pensais : « Elle est formidable », mais je ne me sentais pas capable de tenir ce rôle. Il y a deux ans, je n'aurais pas pu avoir une discussion politique sans être tout de suite remise à ma place. Maintenant, c'est différent : j'ai mes idées, je peux discuter sur des problèmes politiques à condition que mon interlocuteur emploie des mots simples, et je sais que je peux encore apprendre.

C'est qu'avec le conflit, tout a changé. J'ai eu une prise de conscience totale. J'ai compris que plus on était nombreux, plus on était fort. Pour moi avant, un licenciement, on peut se battre et arriver à la victoire et je vais ailleurs ». Maintenant, je sais qu'en cas de licenciements on peut se battre et arriver à la victoire si on est tous ensemble ; la solidarité, je l'ai découverte aussi pendant les ventes de montres. Bien sûr, certains venaient en acheter pour les 42 % de réduction. Mais d'autres disaient : « Je voudrais deux montres à tel prix à peu près ; vous choisissez n'importe quel modèle, c'est pour vous aider ! ». J'ai découvert aussi la solidarité à l'égard des autres. Par exemple, en septembre 74, la ZENITH est venue expliquer à une A.G. des LIP pourquoi les travailleurs étaient en grève, et faire une collecte. Avant, j'aurais donné 10 francs pour me donner bonne conscience, pour faire comme tout le monde, pour me débarrasser. Cette fois-ci, je savais que mon geste avait un sens, même si ça n'était pas grand-chose. Tous ensemble, nous les aidions à tenir. Une fois que l'on a compris, ce serait bête de ne pas le mettre en application et de ne pas aller plus loin encore. Ce qui m'a frappé, ça été la remise en route de l'usine. Avant, il faut le dire, l'usine c'était un peu le bagné. Mais après, il fallait voir avec quel soin les ouvriers nettoyaient, graissaient les machines, rangeaient leurs établis (alors qu'on aurait pu tout casser). Nous aimions l'usine comme si nous étions une grande famille dans une grande maison. A la reprise de la fabrication, j'ai choisi de m'occuper de la pose des bracelets. Comme j'étais à l'horlogerie, je n'aurais pas pu, avant, tenir ce poste. Là, au contraire, le travail se décloisonnait, on pouvait enfin décider de faire ce qu'on aimait. La vie idéale, quoi !

Ensuite, j'ai participé aux premières ventes sauvages. Le premier jour, au début, j'ai eu vraiment peur ; je croyais voir des flics partout. Pour la vente tout était prêt : ici les montres, là le livre de factures ; tant de filles faisaient ceci, tant d'autres cela, sans commandement, seulement pour s'organiser. Mais nous étions dans un local où il n'y avait même pas d'issue de secours. Je me disais : « On va avoir des clients, oui ! Mais des clients à matraque ! ». Et puis notre premier vrai client est arrivé, et un autre et puis un autre... Au bout d'une heure, la peur avait disparu. La situation nous semblait tout à fait naturelle. C'est cela qui m'a étonnée et aguerrie : faire des actions que certains appellent « illégales » et les faire sans le moindre remords.

Marie-Christine.

Le Chili peuplé par 10 millions 1/2 d'habitants est un pays situé en Amérique Latine. Il apparaît isolé de tout contact avec l'extérieur, par l'énorme barrière des Andes à l'Est, par l'Océan Pacifique à l'Ouest, et par une zone désertique au Nord. Les plus proches voisins sont l'Argentine, la Bolivie, le Pérou.

Depuis son indépendance et jusqu'en septembre 1973, ce fut une république et un pays de tradition démocratique où l'église catholique traditionnelle avait une grande influence.

Le Chili est connu dans le monde pour ses produits minéraux et son industrie minière. Le salpêtre ne se rencontre que dans le désert du nord du pays. L'installation de cette industrie a donc nécessité l'importation de la population, de vivres et des matériaux. Des villes ont été créées de toutes pièces. Abandonnées, elles sont devenues aujourd'hui des camps de travail et de concentration de milliers de personnes.

A partir de 1910, l'exploitation du cuivre commence à se développer. Cette importante source de richesse, tout comme l'or, l'étain, le fer, est exploitée par l'impérialisme américain. Les Américains ont imposé au pays leurs techniques, leurs capitaux, leurs propres lois. Ils exportent la matière première très bon marché et la revendent au Chili sous forme de produits élaborés à des prix très élevés.

SA POPULATION :

Nous pouvons distinguer trois classes sociales dans ce pays :

- la classe travailleuse, qui com-

chili

prend les ouvriers de l'industrie, les ouvriers agricoles, techniques et professionnels.

- la classe moyenne, où se groupent les petites et moyennes entreprises et un secteur professionnel important.

- la bourgeoisie qui groupe les grands propriétaires des moyens de production, de la banque et de la terre.

En 1949, commence au Chili l'occupation des terres en friches, l'exode des paysans vers la ville à la recherche d'un travail, l'accroissement de la population, l'incapacité des gouvernements à résoudre les problèmes du logement et de l'emploi ont fait se regrouper les pauvres dans des quartiers particuliers.

La première occupation de terrain par environ 700 personnes donna naissance au quartier populaire de la Legua à Santiago. Les occupations ont toujours été réprimées brutalement par la police. Leur nombre et leur importance développent un grand mouvement dans le pays.

Le manque d'égouts, d'eau, d'électricité, d'assistance sanitaire, d'écoles, fait apparaître la nécessité d'une organisation entre les pobladores, ainsi que celle de la présence d'aides sociaux sur le terrain. Les divers gouvernements ont créé des organismes chargés de contrôler cette prise de conscience de manière à ce qu'elle ne suscite pas de problèmes plus graves pour le pouvoir en place.

En 1970, avec l'arrivée au pouvoir de Salvador ALLENDE, un grand changement se produit : toutes les organisations des quartiers s'intègrent dans

un travail commun dans les plans de développement social, politique et économique du pays.

L'ACTION DES FEMMES

Depuis 1955 et pendant le gouvernement de l'Unité Populaire, les femmes se rencontrent et s'organisent dans les :

1) CENTRES DES MERES

On entre volontairement dans ces centres et petit à petit les femmes des classes moyennes y trouvent aussi leur place.

Au début, le travail se fait avec l'aide d'organismes religieux, d'institutions privées ou d'Etat. Les activités de ces centres étaient orientées sur l'apprentissage de petits travaux artisanaux, les connaissances culinaires, etc... L'importance du travail réalisé par ces centres féminins a été considérable étant donné qu'au Chili il y a environ 1 million 1/2 de maîtresses de maison pour qui l'unique contact social organisé se faisait par ces centres (au Chili 25 à 30 % des femmes travaillent; 9 % dans la production et le reste dans les services).

En 1970, avec la participation toujours plus grande du peuple à la vie politique et sociale du pays, les femmes commencent aussi à exiger des réponses à leurs inquiétudes qui vont au-delà de la broderie, du tissage ou de la cuisine. Les femmes ont besoin d'une réponse correcte aux questions qui se posent journalement : pour-

quoi n'arrivons-nous pas à finir les mois ? Pourquoi mes enfants ne peuvent-ils pas aller à l'école ? Pourquoi ne pouvons-nous pas travailler ? C'est au sein de sa propre organisation que la femme a commencé à se manifester comme être social.

Mais la femme faisant partie du « centre des mères » appartenait aussi à une organisation sociale du milieu dans lequel elle vivait. Citons :

a) LA JUNTA DECINOS (groupe-ment vénical) où l'ensemble des habitants d'un quartier discutait et prenait des décisions sur les nécessités communes.

b) LES JAP (comités d'approvisionnement et de contrôle des prix). Dans les JAP la participation de la femme était prédominante.

D'une part, leur travail était de planifier l'approvisionnement et de contrôler les prix ; pour cette tâche quelques femmes devaient diriger des assemblées de 300 habitants (alors qu'avant, la tâche de dirigeants était uniquement celle des hommes).

D'autres, devaient se mettre en relation avec les centres de distribution d'aliments et planifier la consommation des familles de chaque quartier, et finalement d'autres encore devaient contrôler les prix et la qualité de la production de tout le commerce du quartier. Cette dernière tâche était difficile vu les intérêts des commerçants qui n'étaient pas toujours partisans d'un régime de planification et de distribution !

c) LES CONSEILS PARITAIRES DE SANTE : dans la majorité ou du moins

dans un grand nombre de quartiers populaires, il y avait une polyclinique, mais l'assistance était défectueuse et les usagers n'avaient pas le pouvoir d'y remédier. Il a été créé dans chaque quartier populaire un organisme qui s'appelait « conseil paritaire de santé » où étaient représentés tous les secteurs et toutes les organisations de quartier, assemblées des habitants, organisations sportives, centres des mères de famille, etc...

Ce conseil était chargé de discuter, planifier, évaluer les besoins de la communauté avec le personnel médical, paramédical et ensemble ils cherchaient, proposaient et décidaient en coordination avec des organismes supérieurs, des solutions pour le manque de personnel, de médicaments, pour l'amélioration des soins donnés aux usagers et des aménagements ou même la construction de nouvelles polycliniques. Dans ce travail d'approche les femmes prenaient connaissance des problèmes des travailleurs de la santé et ceux-ci à leur tour voyaient comment ils pouvaient faire des améliorations.

Il était organisé dans chaque quartier des groupes de femmes qui suivaient des cours de connaissance élémentaire sur la santé et à qui on avait donné le nom de : « volontaires de la santé ».

Elles pouvaient résoudre les petits problèmes sanitaires qui constituaient auparavant des pertes de temps pour l'attention des cas plus graves. Elles participaient activement aux campagnes de vaccination massive, au traitement d'épidémies bénignes, à la poursuite de traitements pour les longues maladies comme la tuberculose, à la bonne utilisation du lait en

poudre distribué par le gouvernement. Cette distribution de lait mérite qu'on y attache de l'importance car elle a eu pour conséquence une diminution du taux de mortalité infantile et de malnutrition au Chili. Les volontaires de la santé jouèrent un rôle très important dans la diffusion et l'enseignement des mesures d'hygiène.

De cette manière, la femme s'est introduite dans un des secteurs les plus réactionnaires, comme l'était celui de la santé, pour démocratiser sa forme d'action et son orientation. Avant le gouvernement populaire, il était fait pour servir une minorité et ensuite, il a commencé à se transformer pour servir aussi d'une façon digne la classe travailleuse.

2) LA MUJER Y EL GOBIERNO DE LA U.P.

En juillet 1972, les femmes furent consultées, pour la première fois dans l'histoire législative du pays, pour la présentation d'un projet de loi qui les concernait (projet de travail volontaire).

Une copie de ce projet fut remise à chacune pour qu'elle puisse en discuter à la maison, répondre aux questions, ajouter ou rejeter certaines idées, etc...

Ensuite, pendant 2 jours, on discuta de ce que chacune pensait du projet. La participation fut très importante : femmes des centres des mères, de la Croix-Rouge, étudiantes, représentantes des syndicats, d'organismes religieux, etc... Le projet fut finalement accepté avec les améliorations sug-

gérées par les femmes. Malheureusement il ne fut jamais présenté au parlement, il fallait attendre des conditions politiques qui ne furent jamais réunies.

Ce projet réglementait le travail social volontaire de la femme qui, financé par l'Etat, aiderait à résoudre les problèmes de santé, l'installation et l'entretien de jardins "d'enfants, l'analphabétisme, la préparation des jeunes filles en vue de leur intégration dans la société.

La femme était déjà présente dans l'élection du gouvernement populaire. A partir de là, elle trouvait dans ce gouvernement la possibilité de s'intégrer dans une forme effective à la vie sociale et politique du pays, soit en participant directement à la production du pays, soit en participant à ses organisations sociales et politiques. Devant cela, le gouvernement a promulgué des mesures qui permettaient aux femmes de réaliser ces tâches, étant donné qu'elles participaient activement aux changements sociaux qu'expérimentait le pays dans son ensemble, soit par le centre des mères soit par la JAP, soit par la Junta des vecinos.

C'est ainsi que les femmes comprenaient et agissaient dans ce qui s'est créé de plus important dans le gouvernement populaire : « la construction du pouvoir populaire ».

M.A.P.U.

Les femmes qui ont écrit l'article sont maintenant des réfugiées. D'autres sont encore davantage « les oubliées de l'année de la Femme » : ce sont les Prisonnières Chiliennes.

Un Comité de Défense a été créé par Edith Perret, 9, rue de Duras, 75008 PARIS.

Ecrivez-lui pour savoir comment aider ces prisonnières.



Photo G.D.

Ce numéro sur « Non-Violence » et luttes de femmes exigeait que l'on parlât du Larzac. Quelques membres féminins d'Alternatives ont donc rencontré une douzaine de femmes du Larzac. Chacune d'elles a exposé les différents moments de la lutte et la façon dont elles les avaient vécus.

« Nous avons appris la décision d'extension du camp par le transistor. Nous n'avons absolument pas été concertées. Immédiatement nous avons réagi. Les femmes étaient encore plus bouleversées que les hommes et nous nous sommes dit qu'il fallait faire quelque chose. C'est vrai, en nous expropriant, ils nous prennent tout, notre outil de travail, notre maison... Certaines d'entre nous avaient déjà été en contact avec Lanza del Vasto. En allant le voir, il leur avait proposé de faire un jeûne à la Cavalerie. Nous étions d'accord, mais il fallait que des agriculteurs l'accompagnent. Ces femmes sont allées dans chaque ferme. Les agriculteurs se sont décidés, un, quelquefois deux par famille. Pour ma part, mon mari ne l'a pas fait, c'est moi qui l'ai fait.

Il paraît que l'on parlait de ce projet depuis plus de 20 ans, mais ce n'est que le 1^{er} novembre 1971 que la décision a été prise par Michel Debré. »

« Au départ, j'avais l'impression qu'on me prenait la terre où j'avais choisi de vivre, puisque mon mari et moi n'étions pas de la région. Cette terre, nous l'aimons autant que ceux qui y sont nés. Maintenant, il ne s'agit plus de se battre chacun pour son petit bout de terrain. A partir du jeûne, le problème est devenu national, et l'unité s'est faite entre nous. Les hommes s'étaient déjà rencontrés auparavant. Il y avait déjà eu des manœuvres sur nos propriétés. Nous chassions les militaires régulièrement et nous étions frappés que des troupes anglaises manœuvrent chez nous pour aller tuer leurs frères irlandais.

3 au féminin

Avant le jeûne, on se battait uniquement sur le problème agricole. Nous nous sommes vraiment connus lors du jeûne. Tous les jours y venaient des agriculteurs, hommes et femmes, pour jeûner, et le soir pour réfléchir ensemble. »

« En tant que mères, puisque nous donnons la vie, nous voulons que nos enfants la conservent. Notre but, c'est la force d'amour et de vérité. Chaque mère à le devoir d'enseigner à ses enfants de refuser de se battre et de montrer cela au niveau de la vie quotidienne. Dans l'éducation, il y a déjà ici une grande prise de conscience... »

« Nous, nous sommes cinq pour travailler sur l'exploitation et il y en avait trois à la marche des tracteurs. Nous étions donc deux, un homme et une femme pour faire tout le travail. On l'a fait très bien. Moi, je ne me préoccupais pas pour la ferme, j'étais plutôt en souci de savoir s'ils arriveraient. Il faisait mauvais temps. C'est difficile quand on ne participe pas à une action.

La vie de famille peut se concilier avec la vie de militant ; c'est difficile, mais c'est faisable. Il n'y a pas de prise en charge communautaire des enfants. Chacun se débrouille pour les garder ou pour les faire garder. C'est l'éternel problème, surtout le soir, deux ou trois fois par semaine. Il est certain que lorsqu'on manque des réunions, on participe moins, et moins on participe, moins on a envie de participer. Et on ne comprend plus très bien où en est la lutte.

Au sein des couples, les décisions se prennent vraiment ensemble. Depuis 1971, l'unité a réellement commencé. Avant, on se connaissait, mais on se disait juste bonjour. C'est l'action qui nous a obligées à nous rapprocher. »

« Autrefois, il n'y avait pas d'école sur le plateau du Larzac. Maintenant il y en a une, en-dehors du périmètre d'extension. Il y a 30 enfants. Quand il n'y avait pas d'école ici, on prenait les enfants à 6 h 30 au ramassage scolaire, et ils ne rentraient pas avant le soir 7 heures. C'étaient des journées très fatigantes pour eux. Nous avons eu l'autorisation, parce qu'il était bien évident que sans, nous aurions fait l'école nous-même. Quelques personnes s'étaient même déjà proposées comme instituteurs. Maintenant, les horaires sont : 9 h 30 - 16 h 30. Les instituteurs sont un coupe qui est de 'notre côté'. »

« L'enquête parcellaire s'est ouverte officiellement le 12 février : devant le boycott massif des paysans et des mairies concernées, le gouvernement a fait accomplir cette formalité à la préfecture de Rodez. Nous avons fait une réunion à l'issue de laquelle nous avons décidé de déchirer les dossiers. Etant donné qu'il y avait déjà eu des inculpations à la suite de la tranchée, nous avons pensé que devaient déchirer les papiers ceux qui n'avaient pas d'inculpation. Nous étions très nombreux. Nous avons également décidé de ne pas y aller par couple, à cause de l'exploitation et de la famille. Il y avait autant de femmes que d'hommes ; un agriculteur et un non-agriculteur.

Ce qui était frappant, lors de cette action, c'était que déchirer des papiers officiels, c'est déchirer la loi. C'est un acte anti-social. Cette action très forte a été l'une des premières actions individuelles. Nous prenions tous le risque individuellement, même celui d'aller en prison. Nous avions décidé de faire toutes les mairies, puisque toutes sauf une avaient refusé ce dossier d'enquête parcellaire. Nous avons eu une réunion la veille et avons décidé de faire cela à 11 heures précises. Pour ma part, je suis arrivée avec la personne qui m'accompagnait à

10 h 55. Nous sommes rentrées, avons demandé à voir les papiers. Ils se sont précipités, nous ont tout ouvert. Pendant cinq minutes, nous nous sommes regardées et nous nous sommes dit : « Tu es d'accord ? » - « Non, je ne suis pas d'accord ! ». Et l'on s'est mises à déchirer. En gros. Personne n'a bougé. Alors nous avons repris les morceaux de papier et les avons à nouveau déchirés en plus petit. On déchirait, on déchirait ; ils ne bougeaient toujours pas ! On a finalement tout lancé en l'air. On ne nous a même rien demandé. Après, quand on nous a demandé nos papiers, je me suis dit qu'ils auraient le droit de les prendre, de les déchirer et de dire : « Madame, vous n'avez plus d'identité non plus, puisque vos refusez la légalité, la légalité d'un gouvernement élu démocratiquement. » « Moi c'était différent. J'avais vécu les Truels avant. Cela m'avait beaucoup plus marquée. C'était déjà un acte de désobéissance, alors un acte de plus ou de moins... Claude, mon mari, a un casier judiciaire assez chargé ! Pour une femme, c'est plus dur d'aller déchirer dans la mairie de son village, là où l'on s'est marié. C'est pour cela qu'on a proposé à ceux qui ne s'en sentaient pas le courage, d'aller déchirer dans un autre village que le leur.

J'étais dans une mairie où les choses ont tourné un peu différemment. Mon inquiétude, avant d'entrer dans la mairie, était de savoir comment j'allais y entrer : je n'étais pas agricultrice, je n'avais pas toutes les données du problème, donc j'avais peur qu'on me fasse barrage pour entrer. En fait, j'ai pu entrer facilement avec l'agriculteur qui était avec moi. Nous avons commencé à déchirer, on nous a laissés faire, et puis à un moment, j'ai senti un corps massif tomber sur moi. On avait fait venir les gendarmes qui se trouvaient être à cette mairie tout à fait par hasard lors d'une tournée. C'étaient des gardes mobiles. Nous avons immédiatement été envoyés au poste de La Cavalerie. Pendant le **par** cours, les gendarmes nous disaient qu'eux aussi finalement, ils étaient pour le Larzac, mais qu'enfin... Au poste, on nous a tout de suite traité(e)s de sales gauchistes occitans ! Dans la salle où j'étais pour répondre aux questions, un policier en civil est arrivé furieux. Blanc, il me demande si je me rends compte de ce que j'ai fait. « Eh bien oui, j'ai déchiré

les documents de l'enquête parcellaire ». Cela l'a rendu encore plus furieux ; il me dit que c'est très grave... Je lui réponds que je sais que ce que j'ai fait est grave, mais que c'est certainement moins grave que ce qu'on essaie de faire sur le Larzac... Il m'a dit alors que si on se plaçait sur ce terrain-là, ce n'était pas la peine de continuer ; qu'il arrive un moment où les intérêts personnels doivent disparaître au profit de l'intérêt national. Il est parti ; il y a eu un interrogatoire ; nous sommes restés trois heures. Il y a eu des mairies ou la réaction a été nulle, et puis d'autres, trois, où les réactions étaient beaucoup plus directes et où on a tenu à nous montrer la « gravité » de notre acte. Une des questions des gendarmes : « Mais pourquoi un homme et une femme ? » Sans doute pensaient-ils que c'était par mesure de protection ! Je leur ai répondu que c'était simplement un mode de participation complémentaire : un agriculteur et un non-agriculteur. »

« Nous femmes, nous n'avons pas de livrets militaires à renvoyer, nous n'avons aucun papier officiel vis-à-vis de l'armée. Lorsque nos maris ont renvoyés leurs livrets, nous avons joint une lettre expliquant notre entière solidarité avec eux. Cette action dans les mairies représentait beaucoup pour nous. » Ces femmes vivent la lutte chaque jour en conciliant les tâches matérielles de la maison et de la ferme pour certaines, l'éducation des enfants et la popularisation de leur cause. Tous ont énormément de travail. Les visites sont très fréquentes (radio et télévision comprises) et en général ce sont les femmes qui les reçoivent bien que l'on demande les hommes. Ils sont très fatigués car les sollicitations viennent de toutes parts.

L'industriel de Roquefort dit même qu'ils pourraient faire plus de lait s'ils ne faisaient pas tout cela. Ils sont obligés de faire tout très vite.

Ces hommes, ces femmes luttent au Larzac pour sauver leur mode de vie et conserver leur outil de travail.

N'ayant rien pu contre eux par la ruse et l'intimidation, l'Etat veut agir maintenant avec la violence « légale » de l'expropriation et de l'expulsion.

Leur lutte est la nôtre.

CAMPS DE CONCENTRATION DE TOUS LES TEMPS...

Ainsi donc mes amis, vous seriez morts pour rien ?
Vos souffrances et vos cris prennent à peine fin
Que déjà retentissent en d'effroyables ondes,
Les hurlements de ceux qui veulent régir le monde.

L'Ordre Nouveau se lève, paraît-il, résolu
A percer les abcès et faire sortir le pus
De ce qu'il nomme haut, dans une moue haineuse,
La chienlit, la pagaïe, la pollution galeuse.

Il rêve de baignoire, de supplices cachés,
Pour faire taire à jamais les chants de liberté.
Il rêve d'enfermer dans d'immenses prisons
Tous ceux qui ont choisi de crier enfin, Non !

Non, aux capitalistes qui veulent les reléguer
Au simple rang de bête qui ne doit pas penser.
L'ouvrier doit produire, en silence, sans reproches,
Pour que les plus nantis puissent se remplir les poches.

Parce qu'il n'en peut plus, parce qu'il est fatigué,
Parce que ses cris d'amour se veulent une fête,
L'Ordre Nouveau se dresse, prévoyant sa défaite.
Alors, parce que le peuple a faim de dignité,

Il va cogner, il cogne, il pourchasse et il traque,
Il se proclame gardien de l'ordre par la matraque.
Il tape fort sachant qu'il a déjà perdu
Et que sa seule haine en fera un vaincu.

La révolte comme jadis, pendant la Résistance
Commencera dans l'ombre, recherchant le silence.
Elle s'organisera, puis forte tout à coup
De millions d'opprimés, se dressera debout.

Car, quand le peuple voudra, en un élan superbe,
Réunir ses désirs pour en faire une gerbe
D'amour, de joies, de paix, enfin d'égalité
Tous les puissants du monde n'auront qu'à s'incliner.

Andrée GEORGEVAIL.

MARS 1975.

les luttes anti-militaristes

Toute tentative de rendre publique les questions militaires était, il y a quatre ans encore, découragée, sinon étouffée dans l'œuf. Les locaux demandés pour la tenue de meetings, d'abord accordés, étaient subitement refusés en dernière minute sous la pression d'on ne sait trop qui.

Les débats à la radio étaient censurés ou annulés. L'entrée d'objecteurs dans les lycées soulevait ses vagues parmi les conseils d'administration.

Aujourd'hui, avec un certain retard sur d'autres sujets — eux aussi tabou en leur temps — le secret militaire est rompu. Chaque jour, la presse diffuse une ration de nouvelles des armées. Les points de vue de civils et militaires s'accumulent. Des débats sont même télévisés.

A défaut d'être satisfait du contenu des interventions et de la contestation, il est au moins possible d'affirmer « qu'on en parle ».

Les femmes sont absentes de ces joutes oratoires, tant du côté gouvernemental que de l'opposition, tant du côté des militaires que des anti-militaristes. Il n'y a pas de quoi s'étonner puisque depuis toujours, en temps de guerre, leur place a été désignée à l'arrière, pour soigner les blessés, élever les enfants, faire tourner les usines, voire travailler la terre. Il n'y a pas si longtemps que le droit de vote leur a été accordé et il leur faut un certain temps pour « gagner » un à un les différents secteurs de la « vie publique ».

Encore un peu de patience et dans un avenir proche, si les polytechniciennes sont super-douées et dotées d'un peu d'ambition, elles pourront être amenées à donner publiquement un avis autorisé sur la stratégie militaire ou se verront offrir un poste au ministère de la Défense. Plus sûrement, nous entendrons dire que les conclusions de l'expertise psychiatrique de tel déserteur viennent de Mme la Colonel Dupont ou Durand, médecin aux Armées...

Faut-il alors espérer voir se lever parmi « nos filles » quelque chantre ou stratège de la non-violence ?

Ce genre de débat ne présente, me semble-t-il, qu'un intérêt secondaire.

Absentes dans les « hautes sphères », les femmes se retrouvent par contre à la base, dans

diverses formes de lutte contre la militarisation. Pas mieux, mais pas moins bien que dans d'autres secteurs.

Il est évident que le jeu de la guerre et de la paix les questionne, les angoisse ou les passionne. Au printemps 1973, les débats sur l'objection de conscience fleurissaient dans les lycées, à l'initiative des filles autant que des garçons. J'ai en mémoire plusieurs demandes récentes de documentation émanant de lycéennes qui préparent des exposés sur l'armée.

Leur présence aux manifestations et actions de toutes sortes est indéniable. Est-il nécessaire de rappeler que le Fri comptait trois femmes parmi son équipage ? L'une d'elles, Patchouli, enceinte de plusieurs mois, a engagé la vie d'un enfant à naître dans cette difficile entreprise, la seule, à ma connaissance, qui ait réellement tenté de faire échec aux essais nucléaires de 1973. Il y a là de quoi méditer.

Cette présence étonne et irrite parfois. Ainsi, début décembre 73, nous nous retrouvons une vingtaine de manifestants, au rayon ITT-Océanic des Galeries Lafayette. Par distribution de tracts et exposition de panneaux explicatifs, nous incitons les clients, nombreux en ce samedi après-midi, à ne pas acheter les produits ITT et dénonçons la responsabilité de ce trust dans le putsch militaire du Chili. Cet intermède inattendu suscite courroux et rude intervention de la police privée du magasin, puis l'entrée en action, non moins rude, des forces de l'ordre. Au moment de l'embarquement traditionnel dans le car de police, un spectateur ironise sur les cheveux blancs d'une manifestante : « Y'a même des grands-mères ! ». Notre expédition se termine, comme il est de coutume, au poste de la rue Molière. Après une heure et demie d'attente, une jeune femme demande la permission de regagner son domicile, il est l'heure du biberon d'un bébé de 6 mois. Refus des officiers de police : « C'est bien le moment de penser que vous avez des enfants ! Fallait pas manifester, fallait rester chez vous... ». Il est admis qu'une femme puisse se distraire des travaux ménagers en allant flâner dans un grand magasin et y faire quelques emplettes superflues, mais s'opposer à la toute-puissance d'une multinationale, non ! En empêchant le grand magasin de tourner rond, encore moins !

Certaines se plaignent d'entrer dans la danse par la porte de service : compagne de l'insoumis - femme du soldat. Aussi, dans les groupes antimilitaristes, cherche-t-on parfois à les consoler (ou à les stimuler !) en leur démontrant qu'elles ont un « intérêt direct » à lutter contre l'institution militaire : l'ordonnance de 1959 vise indistinctement les travailleurs et les travailleuses et sur un pied d'égalité, les assujettit aux impératifs de la défense, et puis, l'armée est un sacré bastion du pouvoir mâle !

Tout en admettant que ces arguments contiennent leur part de vérité, je ne pense pas que les femmes y puissent leur conviction, et ne fait-on pas fausse route en cherchant à leur attribuer des motivations spécifiquement féminines ?

Pas de motivations spécifiques et cependant des zones de contestation où les femmes sont davantage présentes : ce n'est pas par hasard que l'équipe d'Alternatives qui a préparé ce numéro a fait place au Larzac. C'est parce qu'au Larzac, hommes et femmes défendent une commune manière de vivre. Ils sont visés ensemble et également. Chacun prend part à la lutte avec les moyens d'action qui lui sont propres, ou plus accessibles ou plus familiers.

Des femmes se retrouvent en nombre dans les groupes d'insoumission et leur participation se situe au-delà de la solidarité avec des jeunes emprisonnés ou susceptibles de l'être. Elles expriment ainsi leur propre refus de contribuer à l'exploitation d'autres « hommes » et de se laisser broyer, elles aussi, par les institutions sortant du même moule que l'armée. Refus de se laisser bercer par la fatalité, l'ordre des choses. Adhésion à une recherche, et déjà à un mode de vie auquel la contestation des insoumis, de son côté cherche à ouvrir les portes.

Le « Non » au Service National Obligatoire des uns fait voie libre à tous et place les uns et les autres sur la même ligne de départ, chacun pouvant reprendre responsabilité sur sa vie quotidienne, choisir ses solidarités et sa participation.

Depuis quelques mois, la contestation des tribunaux militaires entre dans le champ de préoccupation des groupes antimilitaristes. Le but des diverses campagnes proposées est d'amoindrir,

sinon de faire sauter, cette institution qui a pouvoir d'emprisonner des jeunes pendant plusieurs années, le plus souvent dans le secret, et sans avoir à en rendre compte à d'autres qu'à la hiérarchie militaire.

Comme l'armée moderne, les tribunaux d'exception de type européen se sont d'ailleurs créés sur le mode de l'armée post-napoléonienne et la juridiction qui a tué Puig Antich n'est pas aussi exceptionnelle qu'on le croit.

Au premier abord, la justice militaire peut apparaître comme un secteur limité — un domaine réservé aux hommes — et cependant le groupe qui suit régulièrement les audiences du tribunal de Lyon (je parle de celui que je connais) est constitué à peu près à égalité d'hommes et de femmes. Comment expliquer la présence de celles-ci ?

Le triste scénario qui se reproduit au fil des jugements a amené les observateurs et observatrices à percevoir qu'à travers la cible du T.P.F.A. un autre objectif plus large était à atteindre. L'expérience de ceux et de celles qui assistent en correctionnelle aux procès civils d'insoumis ONF ou d'antimilitaristes, est d'ailleurs tout à fait comparable. Les « politiques » ou opposants « ouverts » à l'armée sont, en fait, peu nombreux parmi les détenus qui passent un à un devant les juges. Les autres (1) — 150 à Lyon en 6 mois — sont moins jugés pour le délit précis (et généralement bénin) dont ils doivent répondre, que pour leur conduite familiale, sociale, sexuelle ou vis-à-vis du travail. C'est leur être même qui est perçu comme une menace et effectivement, ils sont gênants — tout autant et peut-être plus — que les « politiques ». Les femmes de leur entourage, le plus souvent absentes de la scène du tribunal et reléguées dans les coulisses, connaissent l'autre face de la répression.

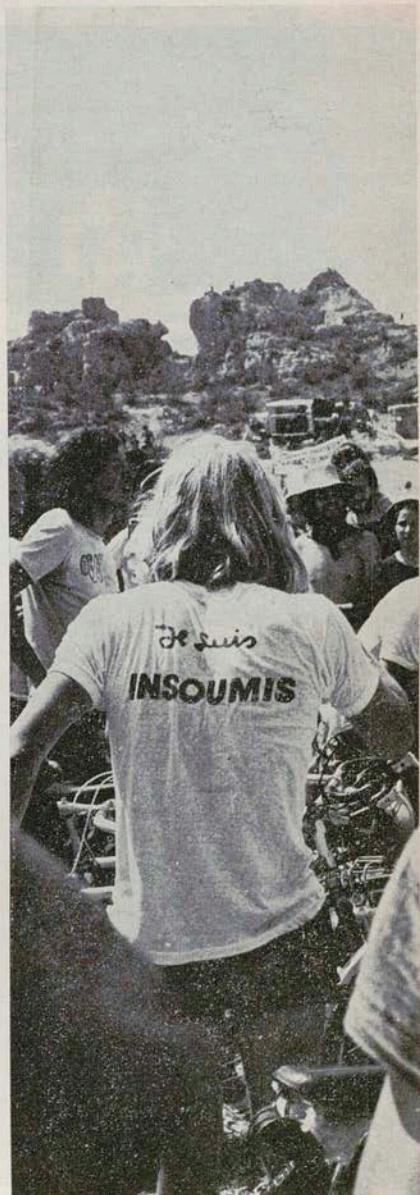
Suffira-t-il de supprimer les T.P.F.A. pour que leur soit reconnu le droit de vivre comme ils l'entendent ? Les séances au tribunal correctionnel prouvent que non.

Comme pour le Larzac ou l'insoumission, là encore, l'enjeu de la lutte se révèle assez VITAL pour rallier les femmes. Par contre un combat antimilitariste étroit, abstrait, hyper-militant les fait fuir (et pas uniquement elles !) parce qu'il leur paraît insatisfaisant et... falot !

Mireille Debard.

Photo G.D.

(1) Il existe plus d'une ressemblance et plus d'un point de passage entre les détenus « politiques », les détenus « non-politiques » et les auditeurs que nous sommes.



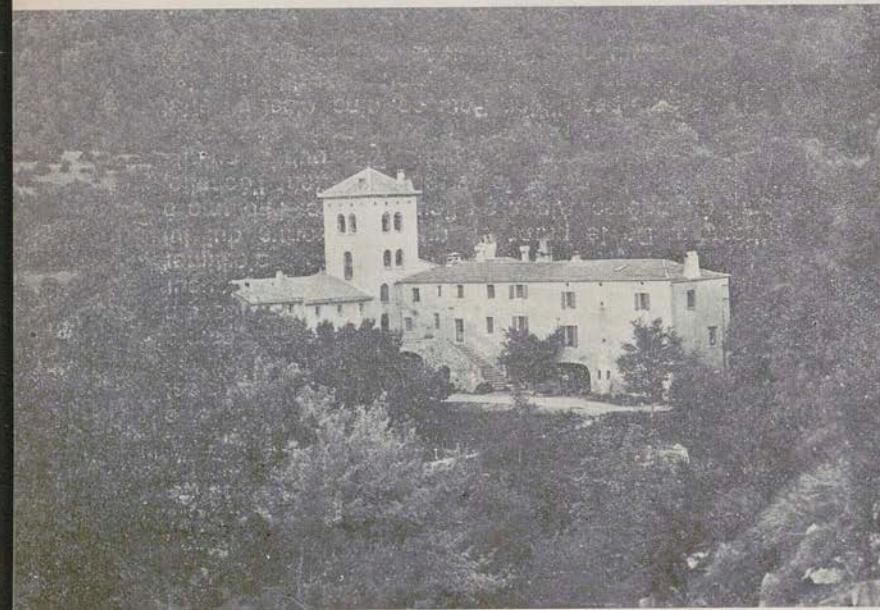


Photo G.D.

Thérèse Parodi, compagne de l'Arche depuis 1953, a vécu pendant huit ans avec son mari, Pierre, médecin, dans un village de Berbères, Tata, en bordure du Sahara.

« J'avais plusieurs frères, et donc l'habitude de travailler, de vivre avec des hommes. Les problèmes des femmes, de la place de la femme dans la société, je les avais sentis avant que ce soit très à l'ordre du jour. Le problème féministe d'alors n'était pas toujours très bien posé, était très « en réaction contre ». Je me rendais compte qu'entre en réaction contre, cela revient souvent à agir pour... C'est jouer le jeu.

Après des études de Philosophie, je suis rentrée dans l'Arche. J'y ai vécu plusieurs années célibataire. Dès les premiers temps, je partageai le travail des hommes. Cela a été une expérience très forte pour moi, parce que je me suis rendue compte que j'étais encouragée partout. Mais, c'était moi qui ne pouvais pas. En ville, c'est souvent moins clair, mais dans la vie à la campagne, la limite est dans les forces physiques. On ne peut pas le faire. On essaie, et on ne peut pas. Ensuite, je

Thérèse Parodi

me suis mariée, j'ai eu des ennuis de santé. Et puis, j'ai eu mon premier enfant, j'ai allaité, je me suis occupée de lui ; donc, je ne pouvais plus faire ces travaux-là. Mais cela ne me manquait pas du tout.

Et puis, il y a huit ans, nous sommes partis pour Tata. C'est un village, un douar. C'est une oasis tout à fait au Sud du Maroc, en bordure du Sahara. Il faut huit heures de piste pour se rendre à la ville la plus proche ! C'est vraiment une tribu, où il n'y a pas de fonctionnaires. Là, nous vivions en communauté, avec trois couples et quelques célibataires. Je partageais la vie des femmes, complètement. Et j'ai découvert un mode de vie et un mode de travail qui ne sont pas comparables aux nôtres.

Dire que la femme y est soumise, que sa condition est inconcevable, est une idée préconçue, que j'avais moi-même au départ. Je crois que leur échelle de valeurs est différente, fondamentalement différente. De ce fait, il est difficile de comparer ; il est impossible d'appliquer à notre société leur échelle de valeurs et vice-versa, sans tomber dans l'absurde. Les petites Berbères ne vont pas à l'école, d'autant que le Berbère n'est pas

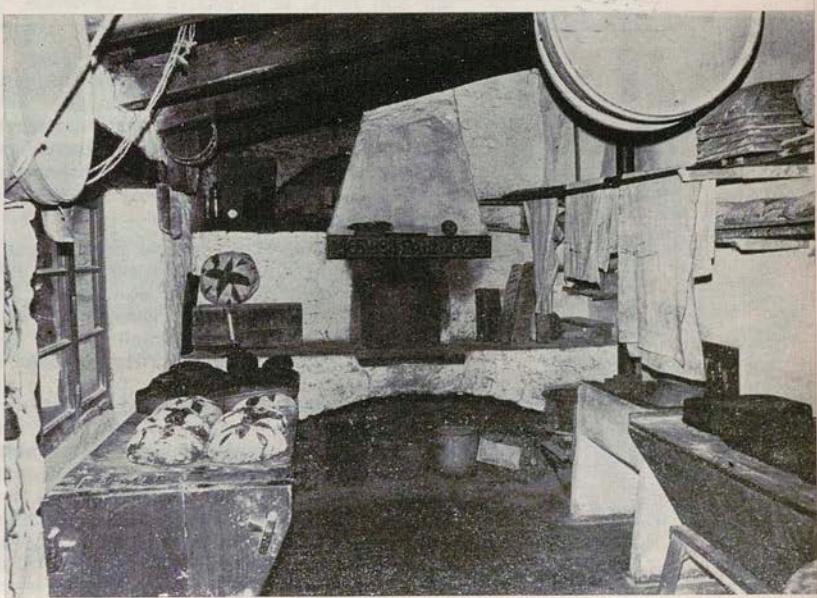
une langue écrite. Elles sont pourtant préparées de façon très libérale à la vie qu'elles vont mener. Il n'existe pas de coupure entre le passage de l'enfance à l'adolescence, et de l'adolescence à l'âge adulte. Et il n'y a aucun doute que leurs filles, surtout les adolescentes, sont très épanouies. Cela vient certainement en grande partie de ce qu'elles ont une unité de vie très grande. Là où il y a une unité de vie dans une société qu'elle quelle soit, les gens sont beaucoup plus épanouis.

On peut penser que les femmes ne sont pas ouvertes, puisqu'elles n'ont pas de moyen de comparaison avec autre chose, donc pas envie d'autre chose. En vivant auprès d'elles, je me suis aperçue qu'elles sont extraordinairement ouvertes à tout ce qui est du domaine de la vie. Vivant dans le désert, elles vivent une lutte constante entre la vie et la mort. Le sens de la vie, du temps, du soleil, de l'eau, du vent, ... sans que cela soit jamais intellectuel. C'est de l'ordre du vécu. Par exemple on passe des heures à préparer la nourriture, les vêtements. Avec notre optique occidentale du temps, nous pensons que c'est du temps perdu. Mais on s'aperçoit très vite que lorsqu'on prépare la nourriture avec une grande minutie, elle est bien mieux assimilée ; et que les vêtements faits avec grand soin durent beaucoup plus longtemps (en plus, naturellement il n'y a pas de mode, donc ils ne se démodent jamais.) Là-bas, la différence entre les riches et les pauvres, c'est que les riches ont assez à manger, et que les pauvres n'ont pas assez ; mais tous ont la même nourriture. Les femmes ont une compréhension des choses très grande, mais pas du tout intellectuelle. Tout est dans la vie. Alors, cela donne une ouverture étonnante ! Tout ceci n'est valable que pour notre tribu ; naturellement ; quant aux autres, je ne sais pas. Il est sûr aussi que la civilisation berbère est totalement différente de la civilisation arabe.

En revenant de Tata, je ne vois pas les choses de la même façon. Je crois que toute société devrait être vue avec un regard différent. Ici, comme à Tata, nos enfants sont introduits très jeunes et de façon naturelle dans la vie des grands. Du fait qu'eux non plus ne connaissent pas de coupure brutale entre l'enfance, l'adolescence et l'âge adulte, il semble que, jusqu'alors, aucun n'ait fait de crise violente, ni contre ses parents, ni contre la communauté. D'autre part, à cause du passage de gens de tout pays et de tous milieux à la communauté, ils sont ouverts très tôt à de nombreux problèmes, à beaucoup de choses.

A l'Arche, les femmes font elles-mêmes le choix de cette vie. Leur participation à la vie communautaire est aussi totale qu'elles le veulent. Il est certain que c'est comme partout : il y a des personnes qui n'éprouvent pas le besoin de participer autant que d'autres, ni de se remettre en question. Je crois que nous avons toutes eu notre période, au premier enfant, de « nidification », en quelque sorte. On a tendance à nidifier un peu. C'est normal ; il ne faut pas se le reprocher. C'est comme les oiseaux. Au premier surtout, c'est très net. Pendant ce temps-là, l'univers d'une femme est centré sur son enfant. Je crois que c'est nécessaire. J'ai trouvé cela au Maroc également. Dans la mesure où la femme est heureuse, c'est très bien. Mais il ne faut pas qu'elle se culpabilise. La communauté a un rôle très grand à jouer à ce niveau-là. La société industrielle, elle, culpabilise les femmes, dévalorise la condition de femme. Le principal, c'est d'être heureuse, et de ne pas se laisser entraîner là où l'on ne veut pas aller. C'est là que le combat de la femme doit se situer, et ce combat doit être un combat actif. Cela demande une prise de conscience, beaucoup d'entraide ».

Photo G.D.



nouvelles d'ailleurs

PREMIERE FEMME NOIRE OBJECTEUR DE CONSCIENCE EN EUROPE.

Ansbach RFA

6 mars 1975

Sareta Dobbsy, femme soldat noire, originaire de Wichita (Kansas) stationnée avec la première division blindée à Ansbach (Allemagne de l'Ouest) vient juste de se faire accorder le statut d'objecteur de Conscience, en même temps qu'un avis de réforme avec la mention « honorable ». Sa demande était approuvée par le commandant de la 1^{re} Division Blindée, Général de division.

Sareta est entrée à l'armée en Février 1974 pour y recevoir une formation de secrétaire. Elle est arrivée en Europe en Juin 1974. Elle a été finalement affectée à la caserne Hindenberg à Ansbach. A partir d'expériences et de conversations avec des officiers, les idées de Sareta au sujet de l'armée évoluent de telle sorte qu'il lui apparut impossible de continuer à soutenir la « machine de guerre ». Elle fit sa demande de statut en novembre 1974.

Pendant ce temps, l'armée, ignorant les droits et les convictions de Sareta, décida que le meilleur moyen d'éviter cette confrontation était de la réformer au plus vite. Sareta refusa. Son audience eut lieu finalement en Janvier 1975, elle fut défendue par le « Lawyers military defense committee (Le LMDC, dont le siège est à Heidelberg, est un cabinet juridique de défense civile qui donne gratuitement assistante légale et conseils aux militaires stationnés(e)s en Europe).

Après un impressionnant après-midi tout entier occupé par les témoignages attestant la sincérité de Sareta, l'officier d'audience décida à contre-cœur d'appuyer sa demande de statut d'objecteur de conscience. Le Général commença à critiquer son absence supposée « pour programme d'étude » et à contester la sincérité de ses idées.

Il refusa sa demande. Mais toutes les recommandations et les témoignages présentés devant l'audience reconnaissaient et louaient les intentions et les idées de Sareta. En réponse à ce refus, Sareta contre-attaqua en citant la jurisprudence et en re-développant ses motifs. Deux jours plus tard, le Général revint sur son refus, et approuva sa demande.

AUX U.S.A.

En 1972, 34 705 femmes se sont engagées. Pour l'année 1977, l'armée prévoit d'enrôler 86 858 femmes, c'est-à-dire une augmentation de 151 %. Pour atteindre cet objectif, le Pentagone diffuse une propagande de recrutement trompeuse pour les femmes qui souhaitent « se libérer » des slogans comme « qui dit que les hommes n'écoutent pas quand une femme parle » et leur offre un travail où l'on fait appel à leur compétence, leur autorité, leur sens des responsabilités...

BABETTE PAYTON

Babette PAYTON, comme beaucoup d'autres sœurs noires s'est engagée dans l'armée US pour recevoir une formation. Ce qui suit n'est qu'un exemple entre autres de la façon dont l'American Dream (le rêve américain) peut devenir un cauchemar. Babette doit maintenant faire face à une Cour Martiale le 10 février (« Special Court Martial : mesure qui l'expose à 6 mois de prison et des amendes) pour s'être « absenteé sans permission ». Elle sentait qu'elle était obligée de se barrer de l'armée parce qu'elle craignait pour sa vie. On l'avait menacée d'être envoyée à l'asile psychiatrique pour schizophrénie chronique. Comment en est-on arrivé là ?

Le 26 juillet 73, Babette fut affectée à la clinique psychiatrique pour enfants afin d'y recevoir une formation d'assistante sociale. Après deux semaines à la clinique, on lui demanda d'être temporairement réceptionniste. Après avoir travaillé quinze mois comme réceptionniste, Babette commença à se poser des questions et à demander à ses supérieurs pourquoi elle ne recevait pas la formation prévue. Elle reçut des réponses rien moins qu'évasives et un rapport professionnel contradictoire : d'un côté son travail était qualifié de « superbe », de l'autre sa notation était bien inférieure à la moyenne. Les ennuis commencèrent après le 4 septembre 74, quand elle déposa une plainte officielle à ce sujet. Elle fut menacée de l'article 15 (...) à cause de ses cheveux qu'elle portait à l'africaine, en petites nattes, et réprimandée parce qu'elle portait des habits civils avant et après le travail, chose qu'elle avait toujours faite.

nouvelles d'ailleurs

A cause de cette répression continue, Babette alla au Equal Opportunities Office, bureau des plaintes, pour voir s'il pouvaient l'aider, (...) elle fut traitée de schizophrène chronique par son supérieur qui était par ailleurs psychiatre. Trois semaines plus tard, elle fut convoquée à un examen psychiatrique à l'hôpital de Landstuhl. L'ordre ne pouvant être différé et étant donné son expérience des hôpitaux psychiatriques, elle quitta l'armée « sans permission ».

« Je sais que si l'on n'est pas dingue quand on y entre, on est sûr d'être dingue quand on sort » dit-elle. (...)

D'après « Les Pétroleuses », p. 19.

LA MAISON DES FEMMES DE BRUXELLES EST OUVERTE DEPUIS NOVEMBRE 1974, VOICI POURQUOI :

« Dans des pays comme les nôtres, la violence, celle qui nous est faite, est très clandestine, imperceptible, dirait-on. Et il est alors très facile d'inviter les femmes au refus de toute violence, quelle qu'elle soit, d'obtenir des femmes qu'elles soient tout renoncement et passivité.

Or, nous pensons que les femmes ont un réel combat à mener, une force à opposer à la force.

Le féminisme, dans la Maison des femmes, c'est une entraide totale. C'est aussi un lieu où l'on veut apprendre à remplacer les rapports de force, de suprématie, donc de violence, par des rapports de conciliation, d'affection. Nous croyons primordial de remplacer la jalousie, trop fréquente encore, des femmes entre elles, par la confiance mutuelle, la solidarité à travers les différences. Ceci ne s'acquiert pas en un jour. Le féminisme s'est présenté, il est encore perçu, comme un **danger**, une violence faite à l'ordre naturel des choses (!). Par une action ferme mais présentée aux autres femmes avec douceur — même si notre critique s'exprime avec des mots qui frappent — nous voulons entraîner leur adhésion au mouvement qui nous concerne toutes.

GROUPE DE LORIENT

Nous sommes 7 femmes de 19 à 50 ans. Bien que différentes, nous nous sentons solidaires, comme nous le sommes aussi de nos compagnes de Cerisy, du Larzac, du Vietnam, du Chili et d'ailleurs. Nous nous rencontrons souvent pour faire le point et voir la possibilité d'actions immédiates à travers nos engagements tant sur le plan politique que syndical, municipal, écologique, social...

Conscientes de nos responsabilités, nous restons vigilantes, toujours informées, attentives et disponibles. Notre entourage, nos enfants nous obligent à aller de l'avant dans une remise en question permanente. Nous préférons enseigner à nos enfants « quoi penser » et « comment » et éveiller leur intuition, leur créativité dans une société qui les conditionne dès l'école. Ce n'est qu'en encourageant nos enfants à mettre en question ce qu'ils apprennent, à s'interroger sur la portée réelle des valeurs établies, des traditions, des formes de gouvernement, ... que nous pourrons espérer éveiller et entretenir leur sens critique. Ce que nous pensons, ce que nous faisons, ce que nous disons, importe infiniment car c'est cela qui crée le milieu et le milieu peut aider ou entraver nos enfants. Nous désirons qu'ils s'épanouissent librement.

Mais la liberté ne commence qu'avec une profonde connaissance de soi dans la simplicité de notre vie quotidienne.

Notre groupe s'est formé, il y a plus d'un an à la suite d'une soirée débat sur la Non-Violence avec Jacques de Bollardière, puis d'une rencontre avec Jean Marie Muller.

Nous ne sommes pas féministes à tout crin, puisque nous nous sommes retrouvées aussi bien avec le comité de défense des Appelés, qu'avec les paysans travailleurs emprisonnés à Lorient qu'avec René Dumont sur les bords du lac Laïta dont la pollution est renommée.

L'originalité de notre groupe, c'est qu'il n'est pas constitué que de jeunes et qu'on puisse nous des femmes : mères de famille, célibataires ou grand-mères nous engager ensemble dans des actions concrètes et la désobéissance civile alors qu'on parle tant du conflit des générations.



divorcer...

Le divorce, on en parle... Il paraît que tout va changer ! La justice va paraître se faire plus « humaine » (peut-être mais chère aussi !).

Le divorce nous concerne, nous, les femmes : tout d'abord, parce que nous sommes plus nombreuses à le demander (57 % des divorces sont demandés par des femmes) ; et aussi, parce qu'au-delà des prétextes fabriqués parfois par la justice bourgeoise, il y a souvent notre désir forcené d'essayer d'en sortir, d'acquérir notre indépendance et peut-être notre dignité.

Mais la soi-disant réforme ne peut guère nous laisser d'illusions : au-delà des améliorations de détail, la justice restera ce qu'elle est : une justice de classe, mais aussi une justice de sexe !

On prétend parfois que la loi protège la femme : c'est faux ! En fait, elle protège surtout une certaine idée de la femme...

L'homme et la femme ne sont pas égaux devant la loi, c'est le moins qu'on puisse dire ! Au niveau des motifs de divorce, chacun sait qu'elle est plus tolérante à l'égard du mari que de la femme (en particulier pour l'adultère). Quant à la vie de tous les jours (mari alcoolique, ...), elle se montre extrêmement difficile : les femmes sont faites pour tout supporter en somme !

Le prix même d'un divorce interdit à la plupart des femmes de faire valoir leurs droits (environ 72 % des femmes ne travaillent pas, et celles qui travaillent sont en général très mal payées. En 1971, 56 % gagnaient moins de 1000 F par mois, contre 20 % des hommes...) C'est un bon moyen de réduire les proportions d'un phénomène qui pourrait, bien sinon, devenir essentiellement féminin !

Le rôle de la femme est légalisé : c'est à elle d'élever les enfants ; c'est en tous cas ce qui ressort de la plupart des jugements. Individuellement, il est dur de s'élever contre cette pratique, puisque presque toujours, c'est la femme qui s'est depuis la naissance occupée pour l'essentiel ou en totalité (même si elle travaillait) de l'entretien des enfants.

Rompre brutalement avec ces habitudes peut créer des problèmes. L'évolution doit se faire au niveau des idées et aussi de l'éducation (remise en cause). Mais la loi ne devrait pas sanctionner ce fait comme une chose naturelle, mais au contraire favoriser l'évolution des mœurs. D'autre part, accepter cet « avantage » est tentant (on ne se sépare pas de gaité de cœur de ses enfants) mais c'est un cadeau empoisonné. On accepte aussi le rôle spécifique qui nous est imparti, ainsi que le surcroît de travail pour lequel, comme dans le mariage, il n'existe pas de rémunération (les pensions alimentaires sont dérisoires et ne tiennent jamais compte de notre TEMPS !).

Enfin et surtout, la loi, quand elle nous prête assistance, nous traite en inférieures. Je veux parler là de la fameuse « pension alimentaire », non celle des enfants, mais celle de la femme elle-même. La loi reconnaît aux femmes (seulement divorcées à leur profit) le droit de se faire entretenir à vie... Bien sûr, le problème est réel. Une femme qui, pendant de nombreuses années, n'a pas travaillé (le plus souvent pour remplir son rôle de mère...) est souvent inapte à retrouver du travail, du moins immédiatement.

Mais plutôt que cette aumône de pension, elle est en droit de réclamer des dommages et intérêts (pour absence ou perte de qualification) suffisants pour lui permettre d'acquérir une nouvelle qualification. Ainsi, elle ne serait plus considérée comme être inférieur incapable de se subvenir par elle-même, mais comme personne lésée à qui on reconnaît le droit de revendiquer une autre place dans la société.

Bien sûr, le problème du divorce ne peut être isolé. Il est lié à toutes les luttes des femmes. Mais les divorcées obligées de travailler et ayant de faibles moyens financiers pour la plupart, sont parmi les plus sensibles au manque d'équipements collectifs les aidant à prendre en charge l'éducation de leurs enfants. Elles se retrouvent souvent isolées (manque de temps, et leurs problèmes sont souvent incompris ou évités). C'est dommage !

Anne BOHY.

FESTIVAL D'ALTERNATIVES POLITIQUES NON VIOLENTES.

du 12 au 15 juillet 1975 en Hollande, organisé par l'I.R.G., sous forme d'ateliers de travail, groupes de discussions.
INSCRIPTIONS : War Resisters International 35, rue Van Elewyck, 1050, Bruxelles, BELGIQUE.

une violence nous est faite

Texte d'un groupe de femmes du Collectif féministe milanais (Via Cherubini).

Nous n'avons ni adhéré ni participé à la manifestation pour l'avortement libre et gratuit : nous faisons sur le problème de l'avortement un travail différent.

L'avortement libre et gratuit nous fera économiser de l'argent et nous évitera quelques souffrances physiques : c'est pour cela qu'aucune de nous ne s'oppose à une réforme sanitaire et juridique, qui traiterait de la prévention de la grossesse ainsi que de son interruption. Mais entre cela et le fait de faire des manifestations pour l'avortement en général, et de surcroît avec les hommes, il y a un pas.

Ces manifestations sont en effet en opposition avec la pratique politique et la conscience que les femmes en lutte expriment depuis plusieurs années.

Disons tout de suite que pour nous, l'avortement pour toutes dans les hôpitaux ne représente pas une conquête de civilisation, car il s'agit d'une réponse violente et porteuse de mort aux problèmes de la grossesse ; c'est son corps qui commet une faute en faisant des enfants que le capitalisme ne peut ni nourrir ni éduquer, de plus elle culpabilise encore davantage le corps de la femme.

On en arrive à l'obsession américaine : « Nous sommes trop nombreux, nous ne pourrons plus respirer, nous ne pourrons plus manger, etc... », et le problème à résoudre est alors celui du contrôle des naissances et non pas le changement de la structure sexiste et capitaliste de la société. Nous ne pouvons être complices de cette fausse conscience. On doit orienter le travail politique et chercher la solution vers et dans l'affirmation du corps humain, ce qui signifie : sexualité distincte de la conception, de la capacité à procréer, de la perception d'une

sexualité interne, profonde : utérus, ovaires, flux menstruel.

Et le rapport avec les ressources, la nature, la production et la reproduction de l'espèce est discuté dans le sens de la socialisation, au contraire des tentatives de rationaliser, en maintenant la structure familiale, la propriété privée, le gaspillage. De toute façon, l'avortement n'est pas la « fin d'une honte ». La majorité des femmes qui avortent dans la clandestinité n'ont pas honte d'être en-dehors des lois. Si honte il y a, c'est pour d'autres choses et d'autres causes. Même les femmes qui ont tous les moyens et sont assez informées pour utiliser la contraception mécanique et chimique, qui ont la possibilité de réfléchir et d'organiser leur vie sexuelle (choix, rythme, modes, formes et partenaires), se retrouvent enceintes et en situation d'avorter, c'est-à-dire qu'elles reproduisent la négation et l'affirmation de la grossesse, la violence qu'elles subissent. Archéisme invincible de la femme — dira le rationalisme bourgeois — pour nous : signe vital de réflexion et de travail politique. Ici affleure la contradiction entre sexualité féminine et masculine, la réalité de la domination masculine sur la femme — au niveau conscient et inconscient — dans son rapport avec la sexualité, la maternité et l'homme. La clandestinité de l'avortement est une honte pour les hommes. Et ceux-ci, en nous envoyant officiellement dans les hôpitaux, auront définitivement la conscience en paix.

On continuera comme avant et mieux qu'avant à faire l'amour de façon à satisfaire les exigences physiques, psychologiques et mentales des hommes. Pour

nous, reste l'interdiction de nous situer dans une autre sexualité, non entièrement orientée vers la fécondation.

Le corps de la femme, sa sexualité, sa jouissance n'exigent pas forcément ces manières et ces formes d'intimité qui font que par la suite elle se retrouve enceinte.

Nous, les femmes, nous préférions au contraire soit qu'on nous laisse en paix (les statistiques sur la frigidité sont très claires), soit cherche jouissance et joie d'autre(s) manière(s).

Alors, que devons-nous chercher et vouloir avant tout ? Notre bien-être, notre plaisir, notre joie, ou bien le remède (violent) aux préférences des autres, c'est-à-dire des hommes ?

Il existe une division profonde et une contradiction entre l'homme et la femme, entre la sexualité masculine et notre sexualité. Cette contradiction n'est certes

pas résolue en éliminant le moment de lutte des seules femmes. Il y a d'autres cas où nous pourrions faire des manifestations émancipatrices avec les hommes (services sociaux, droit au travail), mais pas celles sur l'avortement, où, comme nous l'avons montré ; la contradiction entre sexualité masculine et féminine éclate, où la violence médicale sur le corps de la femme n'est que la reproduction de la violence sexuelle.

Demander l'avortement libre et gratuit avec les hommes, veut bien dire : reconnaître concrètement la violence qui nous est faite dans ces rapports de pouvoir avec la sexualité masculine, mais signifie en même temps nous rendre complices et consentantes, même sur le plan politique. D'ailleurs, les hommes défilent aujourd'hui en faveur de l'avortement libre et gratuit, au lieu de mettre en discussion leur comportement sexuel, leur pouvoir fécondant.

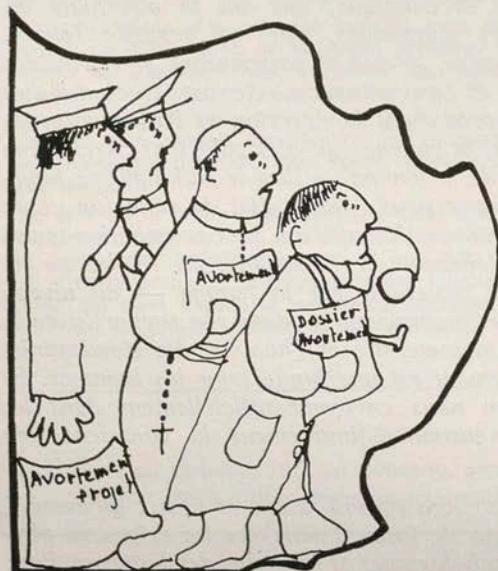
Notre pratique politique n'accepte pas de fractionner et de dénaturer nos intérêts. Nous voulons dès maintenant partir de la matérialité du corps, analyser la censure qui a été faite sur lui, et qui fait partie de notre psychologie, agir pour retrouver notre corps, par un savoir et une pratique différente, qui part de cette pratique matérialiste, sans laquelle il est ridicule de parler « de libre disposition du corps » ; obtenir des réformes ne saurait servir qu'à étouffer notre lutte au lieu de la développer. En outre, nous ne devons pas réduire, en la privatisant dans une dynamique de « groupe politique traditionnel » la signification qu'a dans notre pratique, le mouvement des femmes. Toutes les femmes le représentent en premier lieu.

C'est dans ce but qu'à Milan et dans d'autres villes, les femmes se rencontreront pour débattre ensemble de ces problèmes.

D'après : « Le Quotidien des Femmes »,

lundi 3 mars 1975.

70, rue des Saint-Pères,
75007 Paris.



nous avons lu :

Les femmes portent sur leurs épaules la moitié du ciel et elles doivent la conquérir (Mao Tsé Toung).

Douze femmes sont allées se rendre compte de l'évolution de la condition de la femme en Chine. L'une d'elles, Claudio BROYELLE en a fait un livre : « La moitié du Ciel ».

S'il n'est pas un modèle à suivre, il prend à contre-pied bien des idées reçues ou même qui semblent d'avant-garde et à partir d'exemples concrets permet de réfléchir sur notre vie, notre mode d'éducation, sur la fonction sociale de la femme et de la famille.

Voici ce que ces femmes ont vu là-bas.

LA LIBERATION DE LA FEMME PAR UNE DESINFANTISATION DES ENFANTS ET UN ENSEIGNEMENT TOTALEMENT MIXTE.

Ce qui est extraordinaire dans la voie de la révolution chinoise, c'est que l'école permet aux filles de s'instruire dans toutes les branches et les mêmes domaines que les garçons, sans aucune restriction, et que l'on n'a pas remplacé le travail de la mère "par des « services d'Etat », dont les enfants seraient tout aussi dépendants, mais par la prise en main collective, répartie dans les différents secteurs de la vie, des tâches autrefois strictement familiales, c'est-à-dire féminines.

A l'école secondaire n° 26 de Pékin, les cours ménagers réunissent filles et garçons pour l'accomplissement de différents services. Dans une petite pièce, on avait organisé une cordonnerie. Quand nous l'avons visitée, les enfants reprisaient des chaussons, ressemblaient des espadrilles, assis sur des tabourets. Il y avait plusieurs services où l'on reprisait les vêtements des élèves ; un garçon de treize à quatorze ans s'appliquait adroïtement à poser une large pièce au fond d'un pantalon ; dans une autre salle encore, les enfants assuraient le service coiffure pour leurs camarades. Un autre atelier était une véritable menuiserie. Filles et garçons y réparaient le matériel scolaire, apprenaient à fabriquer des bancs, et, de manière plus générale le bricolage quotidien. Dans un autre encore, les enfants se soignaient par l'acupuncture, apprenaient à connaître les plantes médicinales, à les préparer. Tous les élèves travaillaient à tour de rôle dans ces services, aidés par des ouvriers ou des enseignants.

LA MOITIE DU CIEL

de Claudio BROYELLE

L'enseignement ménager y est donc mixte... mais pour atteindre ce résultat il y a tout un monde de préjugés à déraciner, à combattre toutes les croyances qui justifient la division du travail par une disparité naturelle des aptitudes : ces vieilles idées qui prêtent aux hommes des qualités innées d'initiative, d'autorité, et qui n'accorde aux femmes une « sensibilité » plus grande que pour mieux leur dénier toute aptitude au travail intellectuel. Il faut démontrer aux enfants qu'on ne naît pas plus apte aux exercices intellectuels qu'aux travaux manuels, pas plus « doué » pour les soins du ménage que pour les langues étrangères. C'est une lutte idéologique de tous les instants.

L'enseignement ménager y est également immédiatement utile. Les services ne fonctionnent pas seulement pour apprendre. « à faire plus tard » mais pour servir aujourd'hui. Que l'on songe à quel point la mère peut être « libérée » quand ses enfants prennent en charge à l'école l'entretien des vêtements et des chaussures, de leur santé, bref quand les enfants se « suffisent ». Libérer la femme de l'enfant, c'est d'abord libérer l'enfant lui-même.
NECESSITE DE TRANSFORMER L'ECOLE.

Elle doit s'ouvrir sur la société, la prendre comme matière d'étude ; elle doit tisser des liens multiples et réciproques avec les diverses activités sociales. Voici la première base d'un enseignement révolutionnaire. Les élèves de l'école de Nankin racontent à ce sujet comment ils concevaient leurs différents domaines de travail et de loisirs :

« Chaque classe établit régulièrement un plan de travail en liaison avec les quartiers. Après une discussion, nous décidons des tâches que nous prenons en main. Par exemple, dans notre classe, nous avons pris la responsabilité complète du nettoyage de plusieurs rues du quartier, de même que des campagnes d'éducation sur la prévention des maladies. Nous constituons des équipes d'élèves qui, après l'école, s'acquittent de ces tâches. Il y a aussi des plans à court terme ; par exemple, nous allions faire le ménage chez une famille pour aider les équipes de travail des quartiers ou bien encore nous allons lire et écrire des lettres pour une personne aveugle ou qui est très peu alphabétisée.

LA LIBERALISATION DES FEMMES PAR LE TRAVAIL

Du fait de l'enseignement totalement mixte à l'école, les femmes exercent les mêmes métiers que les hommes montrent qu'elles sont aussi douées des « qualités d'initiative et d'autorité » prêtées jusqu'alors aux hommes. Les femmes vont même très loin dans le « communisme ». L'exemple de TAKING nous montre un aspect peu connu de la spécificité féminine.

TAKING est une unité de production de pétrole d'avant-garde, où les femmes ont décidé de défricher les immenses terres incultes pensant que :

« les femmes devaient transformer Taking, cité industrielle en une vaste cité industrielle et agricole et pour cela partir à la conquête des terres en friche ».

Ce qui a frappé Claudie BROYELLE et ses camarades à Taking c'est : « la gratuité de la plupart des services collectifs, comme les coiffeurs, la préparation des repas, le cinéma, les transports, etc... Quant aux ateliers de réparation de vêtements et de chaussures, on ne compte que le prix des matériaux utilisés, tissus, fils, boutons, etc, mais pas le travail. Il faut chercher la raison de cette gratuité chez les femmes elles-mêmes.

Comme nous le remarquions à propos du développement des usines de quartier, ce qui les poussa à travailler, ce ne fut pas le désir d'augmenter leurs revenus individuels, mais celui de jouer collectivement un rôle économique et politique puissant qui transformeraient l'existence de tous en transformant leur condition spécifique. Leur objectif était de faire un pas de plus vers le communisme qui verra les tâches prises en main selon la capacité de chacun et la distribution des richesses effectuée selon les besoins de chacun...

Est-ce un simple effet du hasard si ces conceptions d'avant-garde ont commencé à être mises en application par des femmes ? Ou n'y aurait-il pas dans la millénaire pratique des femmes, qui mesureront toujours leur travail non en fonction du prix qu'elles en retireraient, puisqu'elles ne touchaient pas de salaire, mais en fonction de l'utilité de ce travail pour la famille, n'y aurait-il pas là une tendance communiste de ces femmes à mettre en priorité la qualité d'utilité sociale du travail?

Ne touchons-nous pas ici un aspect fondamental de ce qui est aujourd'hui la spécificité féminine, aux multiples facettes ?

Il faut lire ce livre pour comprendre tous les aspects de la libération de la femme en Chine et tout ce qu'on peut en tirer pour notre propre libération.

POUR UNE SOCIETE DU NON-POUVOIR

Après une dizaine d'années de militantisme antimilitariste, dont deux dans le mouvement non-violent, je tiens à exprimer certaines déceptions : D'abord le rôle très secondaire joué par des femmes dans ces mouvements. Beaucoup d'entre elles y viennent, et y accomplissent un travail non négligeable, uniquement pour suivre leur mari ou leur amant. Elles n'acceptent que les tâches subalternes : secrétariat, tirer et distribuer des tracts, écrire des adresses, assister passivement aux A.G., etc. Très rares sont les militantes à part entière, qui investissent dans leurs activités politiques, qui osent « se mettre en avant », prendre la parole en public, défendre leurs opinions, assumer des responsabilités, donner des impulsions au groupe. Et aucune (là comme partout ailleurs) n'occupe une position « clé », de stratège, de meneur. Autre déception : comment se fait-il que les luttes de femmes soient si mal représentées au sein des mouvements non violents et que les idées non violentes soient si impopulaires dans les mouvements de libération des femmes, alors qu'il y a une similitude évidente des moyens et des buts ? Je ne connais guère de femme militant à la fois dans la non violence et au MLF. Et ce n'est pas uniquement une question de temps.

Cela vient aussi de ce que les « non violents » n'ont pas d'exigences politiques assez radicales. Issus de milieu (petit) bourgeois, d'éducation intellectuelle et chrétienne, nous sommes trop portés à respecter les valeurs humanitaires, et à force de respecter autrui, nous en venons à respecter les institutions contre lesquelles nous prétendons lutter. L'armée, le capital, la consommation, bon, nous les reconnaissons tous comme des ennemis ; l'Etat, l'école, le travail ont déjà leurs défenseurs parmi nos membres ; quant à la famille - lieu privilégié de l'oppression des femmes - elle reste quasi intouchable dans nos GRANV. La violence de l'oppression des hommes sur les femmes (la plus ancienne, la plus profonde de notre civilisation) est encore très peu reconnue par les « non violents », et nos luttes de femmes encore incomprises.

Les hommes du mouvement continuent à diriger, à décider, sans se laisser interroger ou remettre en question, les femmes continuent à jouer les suivantes, les consolatrices, les « repos du guerrier », sans se prendre en charge elles-mêmes. Les hommes du mouvement continuent à se marier, à entretenir leur femme (et leurs enfants) dans leur dépendance légale, économique, affective et sexuelle, les femmes du mouvement continuent à accepter la suprématie masculine

dans leur vie politique et dans leur vie privée, et à accepter la famille « fondée sur l'esclavage domestique avoué ou voilé de la femme » (Engels « L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat »). « La famille monogamique est structurellement une domination sur les femmes et les enfants, et c'est structurellement qu'elle doit être subvertie » (1).

Les hommes et les femmes du mouvement non violent opposent aux différents mouvements de libération des femmes les mêmes attitudes d'incompréhension et de dénigrement que l'opinion publique. « ... Chercher les causes directes de notre oppression de femmes passait pour du sectarisme aux yeux des camarades qui, tout en la déplorant également, tentaient de trouver des solutions communes » racontent les femmes qui ont écrit « Etre exploitées » ; j'ai éprouvé cette même solitude, quand mes camarades de GRANV me plaisaient : « Oh toi, la MLF ! Je me fâche peut-être stupidement, et je défends maladroitement une cause fondamentale, qui devrait être soutenue par le mouvement non violent.

La lutte des femmes et l'action non violente sont directement solidaires, car elles impliquent toutes deux un changement de mentalités et un changement de structures. Et la dialectique entre le privé et le collectif est constante. Tout en luttant contre les structures aliénantes, nous femmes du MLF, cherchons à vivre déjà des solutions alternatives : solidarité entre femmes, militantisme féministe, collectivisation des enfants, communautés, célibat et maternité volontaires, etc. Nous ne cherchons nullement à reproduire au féminin le monde violent, hiérarchisé, compétitif, dominateur des hommes : « une frustration gigantesque, planétaire, monstrueuse, voilà l'aboutissement du cycle né depuis 5000 ans, à partir de la mise en cage du deuxième sexe et de l'appropriation de la terre par les mâles... avec une société enfin au féminin qui se-

rait le non-pouvoir (et non le pouvoir-aux-femmes) ... « la planète mise au féminin reverdirait pour tous », rêve Françoise d'Eaubonne (2). Nous voulons que nos moyens de lutte annoncent déjà notre but : L'AUTONOMIE DES FEMMES.

Mais la révolution des femmes est non violente sans le savoir. Les femmes du MLF (souvent de formation marxiste et anciennes militantes de groupes gauchistes, méconnaissent et dénigrent la non violence qu'elles confondent, elles aussi, avec la passivité. Mais qu'importe que les théories non violentes leur soient inconnues, puisqu'elles inventent spontanément des méthodes de luttes originales, désarmantes, convaincantes. Je déplore tout de même l'absence de communication.

La révolution passera par la libération des femmes ou ne sera pas !

Notre solidarité avec tous les opprimés est authentique et crédible, parce qu'elle s'enracine dans notre propre exploitation et notre propre lutte de libération.

Il est vrai qu'il est lourd de militer sur plusieurs fronts à la fois, par exemple et dans un GRANV et au MLF...

J'écris cependant cet article, parce que j'ai envie que les autres femmes du mouvement non violent viennent au MLF, pour se conscientiser sur les luttes de femmes, sur l'importance de devenir autonomes dans notre vie quotidienne et actives dans notre engagement politique, et pour que la communication non violence - lutte des femmes se crée.

MARYELLE.

(1) Un collectif italien : « ... Etre exploitées ». Editions des Femmes, Paris, 1974.

(2) Françoise d'Eaubonne : « Le féminisme ou la mort ». Editions Pierre Horay, Paris, 1974.

ABONNEZ-VOUS ABONNEZ-VOUS ABONNEZ-VOUS ABONNEZ-VOUS ABONNEZ-VOUS ABONNEZ VO

La Presse non violente a besoin d'argent... comme les autres !

Pour suivre l'actualité :

Pour approfondir les questions :

COMBAT NON VIOLENT

Mensuel. Abonnement : 30 F.
B.P. 26 - 71800 LA CLAYETTE

ALTERNATIVES NON VIOLENTES
Bimestriel.

vivre par soi-même

L'événement de l'Année internationale de la Femme, ce ne sera pas la grande foire aux femmes de gouvernement, ministresses et politiciennes professionnelles de tous pays, organisée en mars à Paris par Françoise Giroud. Encore moins la présentation, sur France-Inter d'une échantillonnage de « femmes à la barre » qui, de Simone Veil à Danielle Thierry, « inspecteur de charme » (dit France-Soir), femme-flic patron de la brigade des stupéfiants de Lyon, s'essoufflent à courir derrière les hommes pour tenter de les coiffer au poteau de la carrière et de la promotion. Mais l'événement ne sera pas davantage la manif du 13 mars où les syndicats ont fait défiler dans les rues leurs femmes dûment encadrées et canalisées par des gros-bras à la voix forte, porteurs de banderoles et crieurs de slogans. Ni les innombrables week-ends, semaines, mois « de la femme » dans des maisons de la culture et autres lieux où les débats s'enlisent, où la réalité disparaît derrière les abstractions et d'où nous sortons, nous les femmes, théorisées, codifiées, mises en schémas et en graphiques, dissecées et analysées. Idées de femmes. Essences de femmes. Mais nous, là-dedans, vous, moi, qui sommes-nous, où sommes-nous ?

A Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 18 avril, c'est là que nous étions dans notre réalité, même si des kilomètres nous séparaient de

cette ville. Le 18 avril donc, les ouvrières de l'usine d'Everwear, en lutte depuis des semaines pour la sauvegarde de leur emploi, recevaient une délégation des ouvrières de Lip. Et ça, cette rencontre, était un événement dans l'histoire des femmes, celle qu'on ne raconte pas dans les journaux officiels, comme avait été un événement, un mois plus tôt, la publication de la brochure « *Lip au féminin* » (1).

Le mouvement des femmes pour leur libération, ce n'est pas nouveau. Mais jusqu'à maintenant, il restait limité à des milieux intellectuels, à des femmes qui possédaient les outils nécessaires à la prise de conscience de leur oppression et à son analyse. Et d'ailleurs, nous l'a-t-on assez rabâché — à droite et à gauche, mais surtout à gauche — que toutes ces balivernes ne concerneraient jamais les femmes de la classe ouvrière qui ont bien autre chose à faire que de se regarder le nombril comme toutes ces petites bourgeoisies. Le mouvement autochtone des femmes, le féminisme ? Inventions d'intellectuelles désœuvrées — et frustrées — facteur de division de la classe ouvrière, entrée dans le jeu de la bourgeoisie. Le combat des ouvrières ne saurait se distinguer du combat des ouvriers. Qu'on se le tienne pour dit. Les femmes de chez Lip ont été

les premières ouvrières non pas sans doute à s'apercevoir que ça ne collait pas, mais à le dire et à l'écrire. Elles sont parties de leur propre expérience pendant la lutte de l'été 73 et elles en ont tiré la conclusion suivante : une ouvrière n'égale pas un ouvrier, ni dans le travail, ni dans la vie quotidienne ni dans la lutte. « *Dans notre société, écrit Fatima, la femme n'est pas un individu à part entière. Elle est une travailleuse au rabais, une mère de famille qui doit se dévouer gratuitement ou bien un objet sexuel, mais on ne la considère pas pour elle-même comme un être autonome* ». C'est vrai partout, y compris dans les sections syndicales et dans la lutte. Passé le premier stade du conflit où les femmes de Lip ont cru être à égalité avec leurs camarades masculins, « *citoyennes à part entière* », est venu très vite le temps des désillusions : « *La lutte, écrit Monique, se situait alors à un niveau presque uniquement syndical et politique. Les hommes ont alors tenté de reconquérir leur pouvoir. On a bien mis quelques femmes dans les commissions, mais les vieilles structures ont réapparu. Nous les femmes, nous nous sommes senties dépossédées de notre lutte. Nous avons éprouvé le besoin de nous réunir entre nous. Nous nous posions des questions : en quoi les hommes sont-ils plus capables que nous pour réfléchir à ces situations que nous connaissons autant qu'eux ?* »

Ainsi est né le groupe femmes de

(1) *Lip au féminin*. On peut commander la brochure à Paris, au PSU 9, rue Borromée, 75015, ou à Besançon, à Combat Socialiste en Franche-Comté 5, rue de Vignier, 25000 Besançon.

Lip. Il se défend de s'être constitué contre les hommes : « *Qu'on nous comprenne bien : cette brochure n'est ni anti-syndicale ni anti-homme* ». Et il récuse toute accusation qui pourrait lui être faite d'être un élément de division entre les travailleurs : « *Peut-on parler de division ? Est-ce que je me sépare de toi, camarade homme, en disant seulement que je suis plus exploitée que toi ?* ». Ce que les ouvrières de Lip expriment et qui répond à ce que ressentent de nombreuses travailleuses — la brochure a rencontré un succès immédiat et le premier tirage de 2 000 exemplaires a été aussitôt épousé — c'est la volonté de se battre elles-mêmes sur des objectifs définis par elles et selon leur propre mode.

Certes, « *ce n'est pas d'aujourd'hui* » comme le dit Madeleine Colin de la C.G.T. (2) que les femmes luttent dans les entreprises. Mais ce qui est nouveau, c'est cette exigence de n'être plus « *un soutien, un appendice des hommes à la maison et dans la lutte* » et d'exister par soi-même.

Les ouvrières ne se battent pas contre les ouvriers, mais contre le Pouvoir sous toutes ses formes, contre la division du travail (dans l'usine mais aussi à la maison et dans la section syndicale), contre la hiérarchie (de l'homme sur la femme et du syndicaliste « formé » sur la militante de base aussi bien que du patron sur l'ouvrier) et pour la démocratie (et d'abord la démocratie dans la section syndicale). « *Les femmes, écrit Fatima, peuvent aider aussi à faire progresser une pratique démocratique*

plus profonde ». En réalité, les revendications de démocratie des femmes, leur attaque systématique contre tout pouvoir, n'ont rien de « spécifique ». Au contraire, elles intéressent la totalité de la classe ouvrière dont elles peuvent contribuer à radicaliser la lutte. A condition, bien sûr, qu'elles ne restent pas l'exclusivité des femmes et que les hommes aussi les reprennent à leur compte. Ce qui exige de leur part une douloureuse remise en question qui ne peut se faire sans résistance. La lutte autonome des femmes ne constitue pas un facteur de division si les hommes acceptent de suivre les initiatives qu'elles auront lancées,

au lieu d'obliger les femmes à se ranger derrière des mots d'ordre définis par eux seuls et présentés ensuite comme « généraux ». Tout le monde sait bien que le général est toujours déterminé par le masculin, comme en grammaire.

« *La lutte autonome des femmes renverse la question : ce ne sera pas aux femmes de s'unir pour soutenir les hommes mais aux hommes de s'unir pour soutenir les femmes* » (3). « *Dans une unité mieux comprise, concluent les femmes de Lip, nous pourrions mener la lutte de classes bien plus valablement.* »

Evelyne Le Garrec.

(2) *Ce n'est pas d'aujourd'hui*. Madeleine Colin, Ed. Sociales.

(3) *Le pouvoir des femmes et la subversion sociale*. Mariarosa Dalla Costa et Selma James. Librairie adverse.



quand ?

Quand j'aurai tant marché dans ma cuisine
en rond, en long, en travers et en large,
que je n'aurai plus de pieds ;
quand j'aurai tant et tant essuyé
tant de meubles de tant de poussière
que j'en pourrais faire montagnes ;
quand je n'aurai plus de pieds à faire des montagnes,
comment ferai-je pour aller voir la montagne
sans mes pieds ?

Quand j'aurai tant frotté de parquets et de vitres,
quand j'aurai tant frotté de frimousses d'enfants,
tant plongé mes bras dans des bains de lessive,
aurai-je encore des mains pour tourner des pages de livres,
ou pour cueillir au bois des fleurs, jamais cueillies ?

Quand j'aurai tant de fois posé mes yeux sur des travaux détestés,
quand j'aurai tant de fois regardé tant d'habits qu'il faut raccommoder,
quand j'aurai tant de fois visé d'un fil tremblant le chas de mes aiguilles,
où trouverai-je des yeux neufs pour revoir mes prairies ?

Quand j'aurai tant passé de temps d'apprentissage,
quand j'aurai tant passé de temps à gagner ma vie,
qu'il ne me restera presque plus de temps,
quand j'aurai tant passé de temps à gagner ma vie,
puisque je l'aurai tant gagnée,
est-ce qu'on me la donnera ?

Quand j'aurai tant couru pour dépasser le temps
pour faire nique à la pendule,
quand j'aurai tant couru après le temps qui a le temps
que mon cœur excédé se sera mis en grève,
aurai-je alors le temps de perdre enfin mon temps ?

Quand j'aurai usé mes pieds à faire des montagnes,
comment ferai-je pour aller voir la montagne
sans mes pieds ?

M.J.

QUARANTE-SEPT TITRES POUR SERVIR A LA REVOLUTION FEMINISTE...

Claude ALZON. — **La femme potiche et la femme bonniche, pouvoir bourgeois et pouvoir mâle.** Ed. Maspéro, Paris, 1973.
Samir AMIN, Isabelle EYNARD et Barbara STUCKEY. — **Féminisme et lutte des classes.** Revue MINUIT (des Editions du même nom), Paris, janvier 1974.
Jean-Marie AUBERT. — **La Femme. Antiféminisme et christianisme.** Ed. conjoin'e Cerf/Desclée, Paris, 1975.
Roland BALLORAIN. — **Le nouveau féminisme américain.** Ed. Denoël, Paris, 1972.
Colette BASILE. — **Enfin, c'est la vie !** Ed. Denoël-Gonthier, Paris, 1975.
Simone de BEAUVIOR. — **Le deuxième sexe.** Ed. Gallimard, coll. « Idées » (deux volumes), Paris, 1972.
Elona Gianini BELOTTI. — **Du côté des petites filles.** Editions des Femmes, Paris, 1974.
V. BERTHOMIER, A. FEREY-MARTIN, C. WOLF. — **De l'autre côté de la maturité.** Ed. Maspéro, Paris, 1974.
Claude BROYLE. — **La moitié du ciel.** Ed. Denoël, Paris, 1973.
Ingrid CARLANDER. — **Les Américaines.** Ed. Grasset, Paris, 1973.
Madeleine COLIN. — **Ce n'est pas d'aujourd'hui...** Editions Sociales, Paris, 1975.
UN COLLECTIF ITALIEN. — **Etre exploitées.** Editions des Femmes, Paris, 1974.
Anne-Marie DARDIGUA. — **Femmes-femmes sur papier glacé.** Ed. Maspéro, Paris.
Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER. — **Les parleuses.** Ed. du Seuil, Paris.
Françoise D'EAUBONNE. — **Le féminisme.** Ed. Alain Moreau, Paris, 1972.
Françoise D'EAUBONNE. — **Le féminisme ou la mort.** Ed. Pierre Horay, Paris.
Shulamith FIRESTONE. — **La dialectique du sexe.** Ed. Stock, Paris.
Jean-Louis FLANDRIN. — **L'Eglise et le contrôle des naissances.** Ed. Flammarion (coll. « Questions d'histoire »), Paris, 1970.
Betty FRIEDAN. — **La femme mystifiée.** Ed. Denoël-Gonthier et au Livre de Poche.
Pierre GALLAY. — **Des femmes-prêtres ?** Editions Bordas (coll. « Bordas-poche »), Paris.
Germaine GREER. — **La femme eunuque.** Ed. Robert Laffont, Paris, 1971, et Editions J'ai Lu, Paris, 1973.
Benoîte GROULT. — **Ainsi soit-elle.** Ed. Grasset, Paris, 1975.
Gisèle HALIMI. — **La cause des femmes.** Ed. Grasset, Paris.

Luce IRIGARAY. — **Spéculum.** Ed. de Minuit, Paris, 1974.
Julia KRISTEVA. — **Les femmes en Chine.** Editions des Femmes, Paris, 1975.
Arlette LAGUILLER. — **Moi, une militante.** Ed. Stock, Paris, et Ed. J'ai Lu, Paris, 1974.
Pascal LAINE. — **La femme et ses images.** Ed. Stock, Paris, 1974.
Annie LECLERC. — **Parole de femme.** Ed. Grasset, Paris, 1974.
Suzanne LILAR. — **Le malentendu du deuxième sexe.** Presses Universitaires de France, Paris.
Thierry MAERTENS. — **La promotion de la femme dans la Bible.** Ed. Casterman (coll. « Points de repère »), Paris, 1967.
Kate MILLET. — **La politique du mâle.** Ed. Stock, Paris.
Kate MILLET. — **La prostitution, quatuor pour voix féminines.** Ed. Denoël-Gonthier (Coll. « Femme », format de poche), Paris, 1972.
Juliet MITCHELL. — **L'âge de femme.** Editions des Femmes, Paris.
Michèle NOËL. — **Le commerce des femmes.** Ed. Casterman (coll. « Mise en cause »), Paris, 1974.
Revue PARTISANS n° 54-55, juillet -octobre 1970. — **Libération des femmes.** Ed. Maspéro, Paris.
Monique PIATTRE. — **La condition féminine à travers les âges.** Ed. France-Empire, Paris.
LA QUINZAINE LITTERAIRE. — **Les femmes,** n° 192, Paris, première quinzaine d'avril 1974.
Madeleine RIFFAUT. — **Les linges de la nuit.** Ed. Fayard, Paris, 1974.
Mariella RIGHINI. — **Etre femme, enfin ... « Le Nouvel Observateur », Paris, n° 539 du 10 au 16 mars 1975.**
Sheila ROWBOTHAM. — **Féminisme et révolution.** Petite Bibliothèque Pavot, Paris, 1973.
Pierrette SARTIN. — **La femme libérée ?** Ed. Stock, Paris, 1968.
Judith STORA-SANDOR. — **Marxisme et révolution sexuelle : Alexandra Kollontai.** Ed. Maspéro, Paris, 1973.
Evelyne SULLEROT. — **Histoire et sociologie du travail féminin.** Ed. Denoël, Paris, 1968.
Evelyne SULLEROT. — **La presse féminine.** Ed. Armand Colin (coll. « Kiosque »), Paris.
LES TEMPS MODERNES. — **Les femmes s'entêtent,** numéro spécial, Paris, avril 1974.
Catherine VALABREGUE. — **Le droit de vivre autrement.** Editions Denoël, Paris, 1975.
Pierre DACO. — **Comprendre les femmes et leur psychologie profonde.** Coll. Marabout-Service : « Femme ».

alternatives non violentes

AIDEZ-NOUS

En diffusant ce numéro ou en vous abonnant:
France : 25 F - Etranger : 30 F - De soutien : 50 F
Belgique : 200 FB - Suisse : 18 FS.
Chèques, mandats ou timbres.
C.C.P. 2915-21 Lyon.
Adresse : 3, rue Lemot, 69001 Lyon.
Tél. (78) 28.18.45

Collaborateurs : Membres du Mouvement Lyonnais d'Action Non Violente (68, rue Mercière, 69002 Lyon).

... Et tous ceux qui enverront des articles !

Comité de Direction : Christian DELORME, Georges DIDIER, Christian MELLON. Directeur de Publication : Georges DIDIER. Secrétaire : Monique CHAMOUX.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1975

NUMEROS PRECEDENTS :

On peut s'abonner à partir
du n° 7 : **Armée et socialisme**
ou du n° 8 : **Une stratégie du changement**
ou du n° 9 : **L'Afrique de la Non-Violence.**

Imprimerie Reynaud - 10, rue du Soleil - Saint-Etienne

